

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France. Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Administration : 88, Champs-Élysées, Paris
Téléphone : Wagram 57-44 et 57-45

Rédaction : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gut. 02.73 - 02.75 et 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

CE PANGERMANISTE FORCENÉ MENACE DE NOUS « RÉDUIRE EN MIETTES »



L'Allemagne, qui a grand besoin de la paix, cherche à nous y amener en nous effrayant. Sa presse vient de publier un article du général Keim qui nous menace de nous "réduire en miettes". Président de la ligue militaire allemande, ce pangermaniste à outrance avait, en mars 1914, mené une violente campagne contre les armements de la Russie. C'est l'un des plus grands responsables de la guerre. Il est à gauche, en gilet blanc, sur cette photographie.

La promeneuse

La guerre a contraint bien des familles à modifier non seulement leur train de maison, mais aussi leurs manières d'être. Elles s'imaginent encore n'obéir qu'à des exigences provisoires ; la paix conclue, elles reviendront à leurs chères habitudes trop longtemps dérangées. Ce n'est qu'un affreux cauchemar à chasser.

On peut dire que l'éducation des enfants, notamment, a subi un temps d'arrêt. Je ne parle pas de leur instruction, parce que ce sujet d'entretien nous mènerait trop loin et n'aboutirait peut-être pas à des constatations enivrantes.

Aussi bien, soyons justes : il est assez difficile à un jeune homme de la classe 18 de terminer brillamment ses études. Il a d'autres préoccupations, ce petit. La guerre l'a émancipé... et l'on sait, l'on doit savoir, dans les familles, ce que cela veut dire. Cela veut dire qu'il a maintenant licence de manquer quelques cours, de se laisser inviter par des camarades permissionnaires, de rentrer tard et même, à l'occasion, de ne pas rentrer du tout.

Ce n'est pas lui, ce sont ses parents qui doivent se faire une raison. Comment refuser quelques heures de distraction au fils qui s'en ira bientôt rejoindre ses frères, s'il en a, ses frères d'armes, en tout cas ? On a l'âge du badinage, quand on a l'âge de servir. Le père ferme les yeux, comprend que l'heure n'est pas aux remontrances sur ce chapitre des mœurs. La mère se résigne moins aisément, redoute les mauvaises fréquentations, les hasards funestes, tout ce qu'on devine... On lui prend son fils trop tôt. Il était si bien élevé !

Les filles donnent aussi à leurs parents pas mal d'inquiétudes, aussi bien dans le monde que dans la bourgeoisie. Inquiétudes d'un autre genre, je me hâte de le dire !

La jeune fille a gagné, elle aussi, à la guerre, un peu plus de liberté. Ce n'est pas l'émancipation notable de son frère, mais c'est tout de même un progrès. Les grandes familles de l'aristocratie, sans se désintéresser des soins aux blessés et aux malades militaires, n'ont pas cru que la place des jeunes filles était dans les hôpitaux, les gares, les journées de bienfaisance, etc... Carrière semée d'embûches ! Les mères ont agi sagement en n'y exposant pas l'innocence.

Sur un point, cependant, au Faubourg, la sévérité s'est relâchée : depuis la guerre, la jeune fille sort sans sa promeneuse.

La promeneuse ?... On appelle ainsi, dans le monde, la dame de confiance qui sert de chaperon à la jeune fille dans ses moindres courses. C'est une espèce de parente pauvre. Elle en a l'air triste et sacrifié. Sur un signe elle est prête. Elle part de l'antichambre et on l'y laisse en rentrant. Dehors, la jeune fille qu'elle accompagne ne lui adresse jamais la parole. Elles marchent à côté l'une de l'autre, comme étrangères l'une à l'autre.

Ah ! confidentes des princesses de tragédie, que vous êtes loin de nous ! La promeneuse n'est point une confidente. Elle remplit un rôle de comparse sourd et muet. Il suffit qu'on la voie avec Mademoiselle, après l'avoir vue chez ses parents. On la reconnaît comme un meuble... et aussi à ce qu'elle porte la livrée du malheur. Elle ne promène pas que Mademoiselle : chaque fois qu'elle sort, la pauvre femme fait prendre l'air à l'adversité qui l'étouffe.

Avant la guerre donc, la jeune fille du Faubourg avait partout cette ombre à ses côtés, dans la rue. La première, aujourd'hui, à moins que son absence ne doive se prolonger, traverse la rue toute seule et est autorisée à faire, toute seule encore, un petit bout de chemin. Bref, elle s'américanise.

Petite conquête, sans doute ; mais ce mince avantage est plein de promesses, et il n'y a qu'une mère pour se figurer que l'on retournera, la guerre finie, à l'ancien régime ! Le terrain gagné ne sera pas rendu. Les révolutions commencent ainsi. Cédez un pouce... vous êtes bientôt après débordé.

Alors... la promeneuse ?

Eh ! bien, j'ai peur que la promeneuse ne reçoive, elle aussi, de la guerre, le coup mortel. Elle est toujours en fonctions ; elle rend encore des services parce que, je le répète, les longues

courses demeurent dans ses attributions..., mais elle est condamnée à disparaître ou à voir son emploi changer de caractère. Elle deviendra une femme de chambre ordinaire, banale ; elle ne sera plus la promeneuse. Elle rétrogradera.

Et comme il est dans la nature humaine de toujours donner un regret au passé, elle ne songera pas sans amertume, cette humble, au petit rôle qu'elle jouait dans la pièce démodée. Elle faisait la promeneuse. Elle n'avait pas un mot à dire ; mais on la voyait aller et venir ; elle était une *utilité* ; on ne pouvait pas se passer d'elle. Jamais elle n'eût pu croire que son rôle, à la reprise, serait coupé... Et il l'est. Les événements qui ont émancipé la jeune fille ont conséquemment libéré la promeneuse ; mais ce n'est pas la même chose, et ce qui fait la joie de l'une fait le dépit de l'autre, au fond.

La promenade, même en silence, même en laisse, c'était encore l'illusion de l'indépendance... Tandis que, plus tard, après la guerre et ses répercussions sur les mœurs, qui sait si la promeneuse d'hier ne regardera pas partir la jeune fille affranchie d'escorte, comme le chien suit des yeux — et de quels yeux ! — la maîtresse qui ne l'emmène pas !...

Lucien DESCAGES.

Ce que l'on dit

En attendant...

Qu'on me pardonne de revenir encore une petite fois sur le message de M. Wilson.

Il y déclare qu'il compte consacrer toute son influence de particulier, et même de chef responsable d'un grand Etat, à faire triompher deux causes : celle de la complète liberté des mers, et celle du désarmement général.

Il y a là une contradiction, au moins apparente, sur laquelle il ne s'est pas expliqué, et sur laquelle on aimerait obtenir quelques éclaircissements. La question de la liberté de la mer n'est en somme que celle de la liberté des détroits et des fleuves accessibles à la navigation maritime. Ces détroits et ces fleuves peuvent être fermés par la puissance qui en détient les deux rives, ou par clause internationale en vertu d'un traité qui les interdit aux flottes de guerre d'une ou plusieurs nations déterminées.

Mais elle ne se pose qu'en temps de guerre. En temps de paix, la mer, avec toutes ses passes, ses golfes, ses criques, ses détroits et les fleuves qui s'y jettent, est ouverte aux flottes marchandes et militaires de toutes les nations.

Or, le président Wilson préconise — et l'on ne peut que l'en féliciter — le désarmement général : le désarmement général équivaut à la paix perpétuelle. Et au cours de cette paix perpétuelle la liberté des détroits demeure naturellement acquise.

Il n'y a en ce moment qu'une exception. Alors que les péages, sur le canal de Suez, sont uniformes pour les navires de toutes les nations du globe, les Etats-Unis, ayant acquis le canal de Panama, y ont institué des taxes préférentielles au bénéfice des bâtiments portant le pavillon de leur nationalité. C'est-à-dire qu'un navire des Etats-Unis paye moins, à tonnage égal, qu'un navire français, anglais ou japonais.

Le président Wilson a-t-il entendu signifier qu'à l'avenir ces taxes préférentielles seront supprimées comme contraires au dogme de la liberté absolue des mers ? Tout le monde applaudirait à cet acte de générosité.

Pierre MILLE.

Jamais les neutres n'auront été si près de la guerre qu'à l'exposition que Bouchor, le peintre français de notre Musée de l'armée, vient d'ouvrir à Genève.

Les toiles représentant les ruines de Reims et de Gerbevillers y occupent la place d'honneur. Les étrangers sont conviés à visiter ; et pour nos soldats internés l'entrée est gratuite. C'est dire que les visiteurs étrangers peuvent admirer, à côté de l'image des batailles, les héros qui ont participé à ces batailles.

— Cela me semble un peu exagéré ! déclarait l'autre jour un gros visiteur à l'accent tudesque, devant une toile sur laquelle éclatait toute notre furia française.

— Croyez-vous ? demanda simplement un "diable bleu" prisonnier, en regardant son interlocuteur avec une certaine insistance.

Et le gros monsieur à l'accent tudesque n'insista pas !

A Paris, certaines rues semblent être spécialement monopolisées par le "commerce" de la mendicité : telle la rue Turgot. Les mendiants des deux sexes s'y échelonnent, le soir venu, et chacun use d'une psalmodie particulière pour engager le passant à y aller de sa petite aumône.

Mais, depuis quelques mois, on peut y voir un vieillard, couvert d'un pardessus fort usagé et qui se distingue de ses "concurrents" par son silence. Il n'ouvre même pas la bouche pour dire merci. Seulement, lorsque vous passez, il lève son chapeau, comme pour un salut si respectueux que, la première fois, on croit plutôt à une rencontre fortuite qu'à un geste d'indigence.

Et l'autre jour un homme de théâtre fort connu, qui habite ces parages, s'arrêta un instant à considérer le silencieux vieillard ; mais, comme il mettait dans sa main la petite pièce blanche, une femme surgit soudain de l'ombre et, d'une voix que la colère étranglait, cria :

— Monsieur, monsieur, c'est un propriétaire !

L'homme de théâtre jeta un regard de mépris à la mendicante, puis un sou qu'elle happa. Et il dit :

— Alors, s'il en est là, c'est bien lui le vrai pauvre !

Des statisticiens ont recherché quel usage l'ouvrier anglais qui travaille dans les usines de guerre fait des gros salaires qu'il touche aujourd'hui. Ils assurent qu'un nombre inusité d'entre eux ont acquis des instruments de musique.

Pianos mécaniques, harmoniums, etc., sont entrés depuis peu dans des ménages anglais qui jusqu'ici n'avaient pu satisfaire chez eux le goût qu'ils ont pour la musique. Nombre de petits ménages, logés à l'étroit dans une chambre unique, n'ont pas craint de restreindre l'espace déjà limité où ils vivent pour faire place à l'un de ces meubles, généralement encombrants.

Certains "marchands de comestibles" de Bordeaux sont des gens malins, et il faut parfois leur dresser procès-verbal. Voilà en quoi consiste leur petit truc :

Le sucre est taxé 1 fr. 65 le kilo. Or ils refusent obstinément d'en livrer au client plus d'une demi-livre. Vous suivez leur ingénieux calcul ?

Le kilo de sucre valant 33 sous, la livre vaudra 17 sous, et la demi-livre 9 sous. De sorte que le sucre est bel et bien vendu à raison de 36 sous le kilo, — ce qui dépasse quelque peu la taxe, on en conviendra.

Mais est-il besoin d'aller jusqu'à Bordeaux pour rencontrer des commerçants qui se plaisent à... diviser la marchandise pour... multiplier le bénéfice ?

Aux environs d'Elbeuf, — comme dans beaucoup de campagnes françaises, — les habitants n'ont pu, en ce mois de janvier, à cause de la vie chère, "tuer le cochon" traditionnel.

Seulement, aux environs d'Elbeuf, il y a beaucoup de sangliers, contre lesquels "les destructeurs" s'acharnent. Dans le bois Reizet, un garde a abattu, l'autre jour, une petite laie et deux sangliers, dont un superbe solitaire du poids de 115 kilos. Et savez-vous ce qu'a fait ensuite le garde ?

Il a distribué cet excellent gibier aux habitants du voisinage, en leur disant : "Le rôti de sanglier vous remplacera la grillade de porc. Vous êtes victimes de la vie chère, mais les "destructeurs" sont là qui veillent !"

Si cela continue, les "destructeurs" deviendront aussi populaires auprès de nos paysans que les "chasseurs" l'étaient peu !

Excelsior a annoncé récemment l'exposition shakespearienne qui allait s'ouvrir à Londres. Voici, à ce sujet, un nouvel écho.

Ces derniers jours, à l'heure où les Londoniens se rendaient en plus grand nombre à cette exposition nationale, on pouvait voir de jeunes gueux se précipiter aux portières et tendre aux gentlemen qui descendaient de voiture une main effrontée.

— Gentleman, un penny ! Vous serez vraiment très fier, un jour, de m'avoir secouru ! Vous n'ignorez pas que la vocation de Shakespeare lui vint à garder les chevaux des spectateurs qui entraient au théâtre. Qui vous dit, gentleman, que, commençant comme Shakespeare, je ne finirai pas comme lui ? Un penny, gentleman, pour encourager le génie !

Les gentlemen souriaient et jetaient une couronne, — jusqu'au jour où des policemen troublèrent la fête !

Si Shakespeare avait connu ces jeunes drôles pleins d'humour, il aurait été capable de leur donner un bout de rôle dans quelque *Songe d'une nuit d'été* — et de les rendre ainsi immortels !

La nouvelle s'est donc répandue, parmi les Parisiens, qu'ils buvaient de l'eau de Seine depuis plusieurs semaines. Mais déjà, l'un de nos plus gais revuistes le savait, et, dans la prochaine revue qu'il nous prépare, "l'eau de Seine" aura son petit bout de rôle.

Un consommateur s'écriera :

— J'ai bu de l'eau de Seine ! Quel malheur !

Et la commère lui fera remarquer qu'il a profité ainsi du sucre et du charbon que de petits bateaux laissent parfois sombrer dans ladite eau de Seine, qui en est imprégnée.

Le consommateur "rouspétant" de nouveau, la commère lui répondra :

— Boire de l'eau de Seine ! Mais sapristi ! Je crois bien ! Pour faire baisser la crue !

Et en somme...

LE VEILLEUR.

LE FRONT DE PARIS

LA SCENE DU FEU

C'est chose délicieuse qu'un feu de bois. Nous avions complètement oublié cette volupté-là : elle vient de nous être rendue grâce à cette bienheureuse crise des transports, qui a fait le charbon si rare. Le calorifère ne chauffe plus, le gaz est pitoyable, l'anthracite vaut cent francs le caillou, et le coke deux louis la miette. Aussi a-t-on fermé les bouches de chaleur, éteint les radiateurs, relégué les poêles au grenier, enlevé les grilles à charbon, et remis les bons chenets en la place qu'ils n'auraient jamais dû quitter, c'est-à-dire dans la cheminée, où l'on fait brûler des bûches — enfin !

Mais il s'agit cette fois de vraies bûches, de grosses bûches, et non de ces méchants petits bouts de baliveaux, sous lesquels on grattait une allumette naguère, au temps des radiateurs, afin seulement d'égayeur la pièce, et qui disparaissaient en dix minutes... Fi donc ! Il nous faut des bûches de Noël, à cette heure, qui se consomment longuement, donnent une braise abondante et répandent une chaleur torride.

Car nous ne savions plus à quel point chauffe un feu de bois. C'est effrayant, et l'on n'y peut tenir. On s'écarte, on élargit le cercle. Peu à peu, un engourdissement exquis vous gagne, une sorte de douceur puissante s'insinue en vous par tous les pores. La vue savoureuse des flammes cause une émotion à la fois cordiale et somptueuse. La paix du foyer se mêle à la joie de vivre... Faites soudain flamboyer la cheminée dans une pièce qu'attédisait auparavant quelque morne calorifère : il semble que tous les meubles s'animent, que la chambre sourit, que l'hiver est fini.

Toutefois, il y a la scène, hélas ! la fameuse scène du feu. On la connaît, elle est classique. Elle vient de se produire entre ma cousine Charlotte et moi.

Nous causions, de chaque côté de la cheminée, où je venais de construire un magnifique édifice de bûches, parfaitement aéré, qui ronflait admirablement : car on peut se refuser toutes les qualités, mais je sais à merveille faire un feu, voilà une chose indiscutable.

Or, tandis que nous devisions fort paisiblement, de quoi s'avise ma cousine ? Elle prend les pinnettes, retire une à une toutes les bûches que j'avais échafaudées avec tant de soin, et les dispose en plancher, les unes à côté des autres : elle prétend qu'ainsi la chaleur se répand mieux par la pièce, au lieu de s'envoler dans la cheminée. A peine eut-elle ainsi travaillé, d'ailleurs, que la flamme tomba, bien entendu.

Toujours en bavardant, je saisis à mon tour les pinnettes, et me mis comme machinalement à élever de nouveau mon château de bûches : pour le coup, je dois avouer que le feu s'éteignit presque entièrement. Charlotte éclata tout à coup :

— Mais c'est ridicule ! Vous ne trouvez donc pas qu'il fait assez froid ? Voilà un feu qui allait très bien, tel que je l'avais arrangé...

— Il se mourait.

— Oh ! mon cher, j'ai bien des imperfections : mais quant à savoir bâtir le feu...

Je n'ignorais nullement qu'elle allait me dire cela : par conséquent je n'aurais point dû m'en fâcher. Cependant, avoir l'audace de venir afficher une pareille prétention en ma présence ! Dresser, entretenir et surveiller un feu ? Mais c'était moi qui me trouvais expert en cette matière, et il n'y avait personne qui n'en eût convenu !

Nous entreprîmes, tous deux pâles d'indignation et voix contractée, de nous expliquer mutuellement l'excellence de nos systèmes : et pendant ce temps, le feu mourut tout à fait.

— Beau résultat ! s'écria Charlotte avec ironie.

— Mes compliments ! grondai-je amèrement.

Et nous partîmes en claquant les portes.

Nous sommes complètement fâchés.

Marcel BOULENGER.

LES DEPORTATIONS BELGES

LE HAVRE, 24 janvier. — D'après le *Telegraaf* d'Amsterdam, numéro du 23 janvier, les déportations ont commencé le samedi 20 janvier à Bruxelles. Les déportés étaient, pour la plupart, des plombiers, des tailleurs de pierre, des métallurgistes, bref des hommes de métier.

Anderlecht et Molenbeck, faubourgs importants de l'agglomération bruxelloise, comptent de nombreux déportés. La circulation est interdite aux abords de la gare du Midi, après onze heures du soir et avant cinq heures du matin.

Le départ des déportés s'effectue sous la menace des mitrailleuses : une auto-mitrailleuse parcourt le boulevard. Bruxelles reste calme, mais l'inquiétude et la crainte règnent.

Le travail forcé dans les pays envahis

ROTTERDAM, 24 janvier. — Le *Vorwaerts* publie un ordre du jour de l'autorité militaire aux termes duquel la population civile des pays envahis ne peut refuser de fournir le travail qu'on lui demande. Les contraventions seront punies par un emprisonnement d'un an, et par des amendes allant jusqu'à 15.000 marks.

UNE CONFÉRENCE NAVALE A LONDRES

D'importantes décisions ont été prises



VICE-AMIRAL CORSI

Une conférence navale vient de se tenir à Londres.

La France était représentée par le ministre, amiral Lacaze. L'Italie, par le vice-amiral Corsi, ministre de la Marine et chef d'état-major de la flotte, dont nous publions le portrait.

L'amiral Corsi est grand-croix de la Légion d'honneur. Il est également titulaire de la croix de guerre.

LA GUERRE AÉRIENNE

Guynemer a abattu son 26^e avion allemand

OFFICIEL

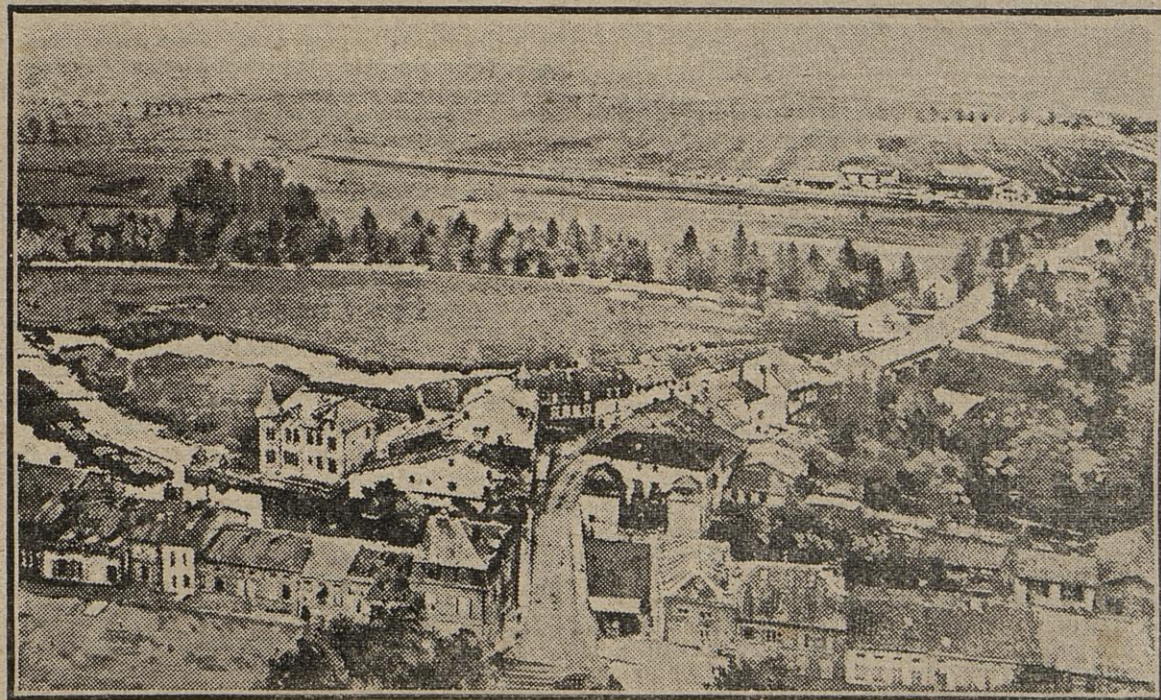
Dans la journée d'hier, le lieutenant Guynemer a descendu son vingt-sixième appareil allemand, qui est tombé en flammes près de Maurepas.

Dans la région de Verdun, deux autres appareils ennemis ont été également abattus, l'un vers Samogneux, l'autre dans la forêt de Spincourt.

Il se confirme que le 22 du courant un avion allemand, atteint par le tir de nos canons spéciaux, s'est écrasé sur le sol, au nord de Louvemont.

Dans la même journée, 16 avions de l'aviation navale britannique ont bombardé les hauts fourneaux de Burbach (bassin de la Sarre), qui semblent avoir subi des dommages considérables.

Un de nos avions a lancé des projectiles dans la nuit du 23 au 24 sur la gare de Dunsur-Meuse, dont la partie nord a été atteinte.



DUN-SUR-MEUSE. — La ville basse et la gare qui fut bombardée, le 22, par un de nos aviateurs.

Une victoire anglaise dans la mer du Nord

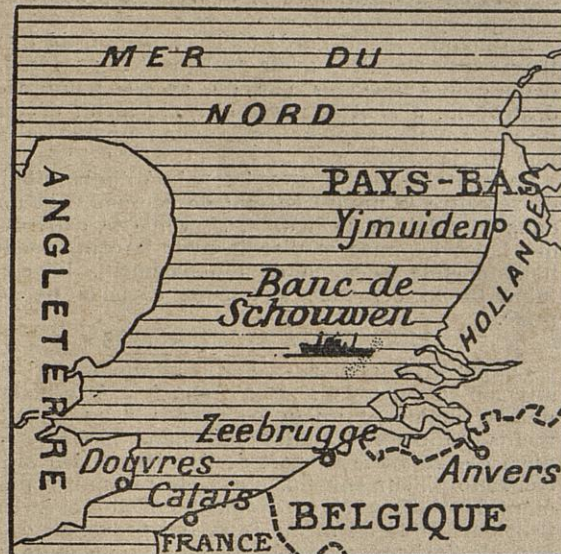
SEPT TORPILLEURS ALLEMANDS AURAIENT ÉTÉ COULÉS

Deux autres, gravement avariés, ont dû se réfugier dans les ports hollandais

Des dépêches de Londres et d'Amsterdam nous ont apporté, hier, des détails — encore un peu confus — sur les deux engagements navals signalés par la note de l'Amirauté que nous avons publiée dans nos secondes éditions.

Ces deux engagements ne se sont pas déroulés dans les eaux anglaises, mais à proximité de la côte hollandaise. Ils ont eu lieu en pleine nuit.

Il semble que ces deux engagements n'aient été que les deux phases d'une même action. Vers minuit, les torpilleurs allemands constituant la flottille de Zeebrugge, menacés d'être emprisonnés par les glaces qui commencent à se former le long des côtes, s'échappèrent à toute vapeur, dans l'intention de regagner une base allemande. Cette flottille, qui se composait sans doute de quatorze torpilleurs et contre-torpilleurs, fut aperçue par une escadre légère anglaise, qui l'attaqua soudain. Une volée d'obus s'abattit sur les navires allemands. Le premier de ces projectiles tomba sur la passerelle du torpilleur V-69, qui fut rasée. Trois officiers du bord, dont le capitaine Schultz, commandant l'escadron, furent tués. Deux autres obus atteignirent le V-69, qui, gravement avarié et hors de combat,



fut remorqué dans la nuit par des remorqueurs hollandais jusque dans le port d'Ymuiden.

On croit que les Allemands ont employé des sous-marins, car un sous-marin allemand a été aperçu dans les eaux territoriales hollandaises. Poursuivi par des navires hollandais, ce sous-marin a plongé et a disparu.

LE RÉCIT DES SURVIVANTS DU „V-69”

YMUIDEN, 23 janvier. — Les nouvelles de la bataille ont causé une forte impression en Hollande et attiré beaucoup de monde à Ymuiden.

Le V-69, fortement avarié, est arrivé à Ymuiden

trainé par trois remorqueurs hollandais. Les dégâts, très visibles, sont importants. Les avaries ont été causées en partie par le feu anglais, partie par une tentative d'éperonnage qui a laissé des marques profondes dans les flancs du contre-torpilleur.

Sur le pont, recouverts par le drapeau allemand, sont étendus huit cadavres de marins tués pendant le combat. Les corps gelés adhèrent si fortement au pont que l'emploi de haches a été nécessaire pour les enlever. Un bras arraché pend dans les agrès.

Sur l'équipage de 160 hommes, il en reste seulement 80. Dix hommes grièvement blessés ont été transbordés sur l'Ems; 20 autres, blessés moins grièvement, ont été envoyés à l'hôpital dès leur arrivée.

C'est vers 10 heures du matin que le V-69 fut aperçu par un remorqueur hollandais, l'Ems. Il s'en allait à la dérive, son gouvernail ayant été brisé au cours de l'engagement. Les Allemands firent des signaux de détresse. Quand les marins de l'Ems abordèrent le V-69, ils se trouvèrent en présence du spectacle de carnage et de désastre que présentait le bateau allemand au milieu duquel les corps des morts et des blessés s'étendaient çà et là au milieu de flaques de sang.

Quelques-uns des survivants étaient incapables de parler, et d'autres racontaient des histoires décousues sur une bataille très courte et très violente où les Allemands avaient été écrasés.

Un homme a dit que la flotte s'avancait lentement le long de la côte lorsque soudain, à 4 heures du matin, une volée d'obus s'abattit sur elle dans l'air glacé. Les Allemands se virent tout-à-coup à la merci d'une grande flotte de navires de guerre anglais. Quelques survivants déclarent qu'il y en avait au moins 60, d'autres même disent 100. Une telle exagération montre l'état d'esprit produit par cette attaque inopinée.

Un homme ayant gardé tout son sang-froid mentionne qu'il devait y avoir seulement dix croiseurs britanniques appuyés par un grand nombre de destroyers. « Tout se passa si rapidement, déclara un autre matelot ennemi, que nous ne pûmes absolument rien faire. »

Le capitaine Böhn, ayant constaté l'impossibilité de remettre le navire en état de reprendre la mer dans le délai de 24 heures, surveilla le débarquement des hommes et discute avec le commandant hollandais la question de l'internement. Le capitaine Böhn demande qu'aucune décision ne soit prise.

LES PERTES ALLEMANDES

LONDRES, 24 janvier. — Les télégrammes relatifs aux combats navals, aux environs des côtes hollandaises, indiquent qu'au cours des deux engagements un contre-torpilleur allemand a été coulé ainsi que le dit le rapport de l'Amirauté. Un autre contre-torpilleur ennemi, qui a été reconnu comme étant le V-69, a été gravement endommagé. Une troisième unité du même type, qui provenait de la base de Zeebrugge, a été forcée de fuir à toute vapeur dans la direction du nord pour tâcher d'échapper au feu des batteries anglaises.

Selon des nouvelles reçues de La Haye, six autres bâtiments allemands auraient été coulés.

Le correspondant du Daily Chronicle à Rotterdam télégraphie :

« Si la flottille allemande de Zeebrugge comprenait 12 bâtiments, il ne doit pas en rester beaucoup, car des survivants blessés disent que 7 navires ont été détruits. Il en resterait donc cinq autres dont un est à Ymuiden avec de graves avaries; un autre entre au port, comme je vous écris; un troisième a été vu ce matin faisant force de vapeur vers le nord. Le sort des deux derniers n'est pas encore connu. »

LA GUERRE SOUS-MARINE

«La Victoire» est torpillée

BORDEAUX, 24 janvier. — Le navire français La-Victoire a été torpillé par un sous-marin allemand.

Comme il continuait à flotter, l'équipage a pu regagner son bord, qu'il avait abandonné, et ramena le navire dans un port. — (Radio.)

Le « Québec » heurte une mine

BORDEAUX, 24 janvier. — Le Québec a heurté une mine flottante. Endommagé, le paquebot put néanmoins être échoué.

La grève générale à Saragosse

MADRID, 24 janvier. — Le comte de Romanones vient d'avoir un entretien avec le roi. Il l'a mis au courant de tous les télégrammes reçus des provinces, et notamment de Saragosse, relatifs à la grève générale.

D'après les dernières nouvelles arrivées de cette ville, une tranquillité complète y règne. Mais la force publique continue de veiller, en gardant les fabriques. La Chambre de commerce a résolu d'intervenir dans la grève et elle a nommé une commission chargée de faire toutes les démarches officielles nécessaires auprès des pouvoirs publics.

UN BATAILLON BULGARE ANEANTI SUR LE DANUBE

Les troupes russes du général Sakharof viennent d'infliger une leçon sévère aux contingents bulgares de l'armée du Danube. Les dépêches allemandes et autrichiennes d'hier annonçaient, non sans fierté, que les Bulgares avaient franchi le bras Saint-Georges, en face de Tulcea, et s'étaient établis sur la rive nord, où ils avaient résisté aux attaques des Russes. C'était triompher trop tôt. Le communiqué russe d'aujourd'hui nous apprend qu'une attaque de nuit a complètement détruit les forces bulgares, évaluées à un bataillon, qui s'étaient aventurées ainsi; 5 officiers et 352 soldats ont été faits prisonniers; les pertes russes sont insignifiantes.

On ne voit pas bien clairement ce que les Bulgares pouvaient espérer d'une pareille équipée, à moins qu'elle ne fût le prélude d'une opération plus importante. Le passage du Danube ne présente de l'intérêt en cette région qu'autant qu'il permet de marcher sur Galatz, que les Russes tiennent solidement encore. Mais, pour marcher sur Galatz, il ne suffit pas de franchir le bras Saint-Georges. Il faut forcer également le bras de Kilia, s'emparer d'Ismailia et se diriger ensuite vers l'ouest par une région coupée de lacs et de marais, barrée enfin, devant Galatz, par le Pruth. La manœuvre est difficile, non impossible; mais elle exigerait des forces considérables. Le bataillon qui vient d'être rejeté dans le Danube avait sans doute une mission de reconnaissance ou de préparation, à moins qu'on n'ait voulu simplement rassurer l'opinion inquiète par un succès local et sans lendemain. De toute façon, l'échec est complet, les Allemands en font l'aveu : « La rive nord du bras Saint-Georges a été de nouveau abandonnée. » Il sera d'autant plus vivement senti par nos ennemis que sur tout le reste du front roumain leurs armées demeurent inactives.

En Courlande, des attaques répétées et menées avec des forces importantes ont refoulé légèrement les Russes vers Kolitzem. D'autres attaques, prononcées vers Tannenfeld, où la ligne rejoint la Dvina, et au nord-ouest de Dvinsk, vers Illoukst, ont été repoussées.

Sur notre front, les coups de main se multiplient, surtout au sud de la Somme et en Lorraine. Nos aviateurs profitent du ciel clairci pour faire de nombreuses reconnaissances et jeter des bombes sur les gares et les cantonnements en arrière des lignes ennemies.

Enfin, en Macédoine, la lutte d'artillerie est surtout active à l'ouest de Monastir et sur la rive droite du Vardar, vers Guevgueli. La neige, abondante, empêche les opérations de quelque ampleur en ce moment.

Jean VILLAPS.

COMMUNIQUES OFFICIELS

du MERCREDI 24 JANVIER (905^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Au cours de la nuit, nous avons réussi plusieurs coups de main AU SUD DE CHILLY et EN WOEV E VILAS REGNEVILLE. Dans la région de la Seille, assez grande activité de patrouilles.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES.

Notre artillerie a exécuté des tirs de destruction sur les tranchées ennemies dans la REGION DE MOUIN-SOUS-TOUVENT et au nord-est de la cote 304. Lutte d'artillerie assez violente dans le SECTEUR DU BOIS DES CAURIERES.

Deux coups de main allemands, dirigés : l'un sur nos lignes DANS LE SECTEUR DE MISSY (est de Seillons), l'autre AUX EPARGES, ont échoué. Nous avons fait des prisonniers.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la journée, un avion allemand a été abattu dans nos lignes aux environs de Vauxcéré (Aisne).

Le communiqué belge

Très vives actions réciproques d'artillerie dans la région de Dixmude et de Steenstraete-Hetsas. Les batteries belges ont canonné avec succès les positions ennemies au nord-est de Boesinghe.

Le communiqué serbe

Hier, rien d'important.

Une patrouille russe a attaqué, dans la nuit du 20 au 21 janvier, un poste ennemi. Dix Allemands furent passés à la baïonnette et un fait prisonnier.

Les héroïques exploits d'une escadrille de chasse

Une de nos plus belles escadrilles de chasse vient de fêter, ces jours-ci, son cinquantième avion allemand officiellement abattu. Cette escadrille, la N-65, n'est formée que depuis le mois d'août 1915. Tout de suite, sous le commandement du capitaine Gonnet-Thomas, elle se distingua par ses initiatives brillantes et ses fructueuses randonnées.

Tout ce que représente comme entraînement une liste de cinquante ennemis abattus par une même escadrille, il est difficile à un profane de l'imaginer.

La N-65, après de glorieux débuts en Lorraine, est parvenue à abattre quatorze avions à Verdun et à forcer quatre autres à piquer vers le sol, complètement désarmés. Elle a aussi incendié quatre « drachen » sur le front de Meuse. A Charles Nungesser revient le mérite d'avoir descendu la première saucisse. Il l'attaqua à coups de mitrailleuse.

Lorsque, devant Verdun, le capitaine Gonnet-Thomas tomba au champ d'honneur, le capitaine Fequant prit la tête de la fameuse escadrille. Les pertes les plus douloureuses ne brisèrent jamais l'élan de la N-65. On le vit bien au moment où le brave Boillot succomba sous le nombre dans un combat inégal. Le jour où ce pilote qui promettait tant et qui avait déjà abattu deux appareils ennemis fut enterré dans le petit cimetière de Vadelaincourt, Nungesser attaqua un fokker qui bientôt s'écrasait sur le sol. Navarre, qui appartenait à une escadrille voisine, à son tour fondait sur un allemand qui tombait en flammes. Le capitaine Fequant, à quarante-huit heures de là, était, lui aussi, assez heureux pour faire une troisième victime.

Sous les ordres du capitaine Fequant, la N-65 n'allait pas s'arrêter en si bon chemin. Dès son arrivée sur la Somme, payant constamment de sa personne, le capitaine menait la chasse avec une fougue irrésistible. En juillet, une citation à l'ordre de l'armée lui rendait cet hommage « qu'ayant pris récemment le commandement de l'unité, il avait immédiatement élevé les qualités morales de ses pilotes au plus haut degré en les entraînant par son exemple ».

Ces pilotes, le public connaît déjà leurs noms.

Le plus fameux, c'est le sous-lieutenant Nungesser, dont la carrière aérienne contient tant d'épisodes héroïques qu'il faut se borner à choisir. Il n'y a qu'à relire les ordres du jour qui consacrent sa réputation — il y en a douze ! — et qui montrent son caractère.

Nungesser compte aujourd'hui à son actif vingt et un appareils allemands détruits. Il y a quelques semaines, en l'espace d'une matinée, il abattait deux avions allemands et incendiait une saucisse.

Après Nungesser, le sergent Sauvage, que l'escadrille pleure aujourd'hui. Vif, menu, pétillant de malice, il avait dix-neuf ans. C'était le benjamin de la N-65. Il avait descendu sept avions allemands, et ce n'est que le 7 juillet dernier qu'il avait abattu son premier appareil.

L'adjudant de Bonnefoy a cinq avions au tableau. Ce cuirassier au masque volontaire laisse difficilement une proie lui échapper.

Et puis, voici le nouveau chef de la N-65, le capitaine du Plan (car le commandant Fequant est devenu chef de groupe) qui, dans trente combats, a déployé les plus audacieuses vertus. Quatre appareils ennemis ont été détruits par lui.

Autour du capitaine du Plan, la pléiade ailée de la N-65 continue la série de ses exploits. Sur la Somme, son bilan est de vingt-sept avions allemands officiellement tombés, d'un drachen abattu et de dix autres oiseaux allemands forcés à l'atterrissage.

La coopération du Japon à la guerre

LONDRES, 24 janvier. — Les Japonais continuent à apporter une aide puissante à leurs alliés de l'Entente. S'ils ne combattent pas à côté d'eux sur les champs de bataille d'Europe ou d'Orient, leurs usines de guerre travaillent jour et nuit, et des munitions par millions et des canons par centaines sont envoyés notamment aux armées russes. En particulier, des pièces d'artillerie lourde de premier ordre et à tir rapide construites au Japon et d'un modèle nouveau, qui ont fait leurs preuves dans l'expédition japonaise contre la colonie allemande de Kiao-Tcheou, sont très appréciées par l'état-major russe.

L'amitié russo-japonaise, de jour en jour plus étroite, s'est scellée, on peut le dire, au cours de la guerre d'Extrême-Orient qui, pendant quelques mois, engagea dans une terrible lutte la Russie et le Japon. Un officier d'artillerie japonais disait, à ce propos, à un officier français de passage à Tokio :

« Le général Kouropatkine, en 1915, m'a fait les déclarations suivantes : Avec vous, Japonais, nous faisons une guerre de chevaliers. Nous nous sommes mutuellement estimés, et nos héros, égaux en gloire, ont suscité cette atmosphère d'admiration mutuelle d'où est née notre amitié. Notre guerre contre l'Allemagne a un tout autre caractère. Nous combattons maintenant des voleurs et des bandits. »

La revision des exemptés et réformés

NOUVEAUX AMENDEMENTS

La Commission de l'armée a entendu, hier, le ministre de la Guerre et le sous-secrétaire d'Etat de la guerre sur la question des effectifs et le projet de loi tendant à la revision des exemptés et réformés.

Le général Lyautey a précisé que seuls les exemptés et réformés d'avant-guerre — au nombre d'environ 370.000 — seraient soumis à une nouvelle visite.

M. César Ossola, favorable au projet, a été désigné comme rapporteur.

De nouveaux amendements ont été déposés hier. M. Joseph Denais a déposé un contre-projet dont l'article premier est ainsi conçu :

Tous les Français non présents sous les drapeaux, bien qu'appartenant à des classes mobilisées ou mobilisables, tous les jeunes gens des classes 1918, 1919 et 1920, devant leurs concours à la Défense nationale, seront convoqués, dans le délai de deux mois, devant la commission de revision.

M. Vincent Auriol et ses collègues socialistes veulent dispenser de la visite les hommes de la classe 1893.

M. Amédée Peyroux propose de soumettre seulement à l'examen des conseils de revision les exemptés et réformés n° 2 des classes 1903 à 1917 inclus qui n'ont été examinés qu'une seule fois depuis le 2 août 1914, à l'exception des engagés spéciaux avant le 23 novembre 1916 et des réformés n° 2 à la suite de blessures de guerre ou de maladies contractées ou aggravées à la guerre.

M. Sixte-Quenin a repris, comme amendement au projet, sa proposition de loi tendant à l'affectation des ecclésiastiques mobilisés comme infirmiers ou brancardiers dans les corps de troupe.

Une institutrice décorée de la Légion d'honneur

M. Paul Lapie, directeur de l'Enseignement primaire, délégué par M. Viviani, ministre de l'Instruction publique, a décoré, hier, de la croix de la Légion d'honneur, Mlle Fouriaux, institutrice à Reims.

Dès les premiers jours de la guerre, Mlle Fouriaux, directrice d'un hôpital de deux cents lits, se dévoua auprès des blessés. A l'approche de l'ennemi, elle prépara leur évacuation et les accompagna jusqu'à Epernay, mais, là, elle se détourna du repos et résolut de revenir à Reims où était le danger.

Peu de temps après, c'était l'invasion de la ville, puis son bombardement. Mlle Fouriaux ne quitta point son hôpital, près de la cathédrale, atteint chaque jour par quelques obus. Le 19 septembre, il est incendié, une partie de la toiture s'écroule.



M^{lle} FOURIAUX

Mlle Fouriaux veille au transfert des grands blessés dans les quartiers les moins menacés, et son attitude est un réconfort.

Depuis, dans la ville moins éprouvée, Mlle Fouriaux dirige l'école primaire : elle est la doyenne des instituteurs et des institutrices de Reims qui n'ont cessé de faire la classe, depuis trente mois, à la limite de la ligne de feu. Et, à la prière du docteur Langlet, maire de Reims, elle dirige un ouvroir et un vestiaire !

LE "TIP" remplace le Beurre

CHEZ TOUS MARCHANDS de BEURRE et COMEST. (155 le 1/2 kg.)

Comment le monde accueille le message de M. Wilson

LES ALLIÉS, LES EMPIRES DU CENTRE ET L'AMÉRIQUE LE COMMENTENT DIVERSEMENT

On sait déjà comment le message de M. Wilson a été accueilli et commenté dans les pays de l'Entente. Partout le sentiment a été le même. On a rendu hommage aux idées généreuses du président. On a compris les signes d'intelligence qu'il donnait aux Alliés, dont le programme, en quelques-unes de ses parties, pourrait coïncider avec le sien. Enfin la réaction a été aussi générale que vive au sujet de la « paix sans victoire ». Mais, dans l'ensemble, si la presse de l'Entente n'a pas ménagé les critiques au message de M. Wilson, elle a traduit son impression avec franchise et netteté.

La presse allemande, au contraire, ne peut jamais être franche et nette, parce qu'elle reflète les calculs et les arrière-pensées de son gouvernement. Dans l'affaire de la paix, en particulier, elle n'arrive pas à cacher son embarras. C'est que l'Allemagne a posé la question de telle sorte que, dès le principe, elle a rendu toute discussion loyale impossible en se réservant d'indiquer ses conditions à son heure. La gêne et l'hypocrisie avec lesquelles l'ennemi discute le message sont révélatrices d'un état d'esprit.

Il va sans dire que les journaux allemands s'emparent de ce qu'il peut y avoir, dans ce document, de favorable à leurs thèses. « Bernstorff pourrait avoir écrit plusieurs passages de ce discours », se fait mander des Etats-Unis la *Gazette de Cologne*. C'est, en effet, un des inconvénients et une des faiblesses de ces exposés généraux et imprécis que tout le monde peut se flatter d'y reconnaître sa pensée.

L'idée de la paix sans victoire est, d'ailleurs, celle qui a tout de suite enchanté la presse allemande. On pouvait s'y attendre : c'est une idée qui correspond, comme on le sait, à cette paix blanche, à cette partie nulle, qui est le retranchement de l'Allemagne depuis que l'espoir d'un triomphe militaire a disparu pour elle. La « liberté des mers » est encore un des principes posés par le message de M. Wilson et sur lequel la presse allemande se jette avidement. Même le mot d'ordre paraît être d'insister surtout sur ce point.

Pour le reste, il y a confusion et incertitude dans les commentaires des journaux des deux empires, qui, de toute évidence, ont peur de se compromettre et de nuire aux plans tortueux de leurs gouvernements par des approbations ou des critiques trop tranchées du message de M. Wilson. L'impression qui se dégage de ces premiers comptes rendus, c'est que l'Allemagne et l'Autriche pourraient bien se ménager les moyens de se servir de la nouvelle manifestation américaine et la tenir en réserve pour l'exploiter le moment venu.

A part les Alliés et les empires du Centre, il y a, dans l'opinion universelle, un troisième groupe qui a aussi le droit de s'exprimer sur le message de M. Wilson et qui possède son point de vue particulier : il s'agit de l'Amérique elle-même.

L'Amérique, en effet, est singulièrement intéressée au programme politique qu'a esquissé M. Wilson. Si les idées du président se réalisaient, les Etats-Unis se trouveraient impliqués dans les affaires européennes, ils apporteraient leur garantie à l'équilibre européen. Le seul fait que le président Wilson ait envisagé cette possibilité pour l'avenir est une véritable révolution dans la politique américaine.

Depuis Washington, en effet, c'est un principe absolu, c'est un dogme que les Etats-Unis ne doivent pas être mêlés à la politique de l'Ancien Continent. Et les Américains savent bien à quoi ils se trouveraient entraînés s'ils rompaient avec cet article essentiel du testament de Washington, quelles obligations ils assumeraient s'ils s'associaient à une gendarmerie internationale.

De là, les fortes réserves qu'une partie de la presse des Etats-Unis a faites au discours de M. Wilson, de là l'opposition que ce discours a rencontrée dans le parti républicain.

La conséquence nécessaire du programme exposé par le président, c'est, en effet, que les Etats-Unis devront à bref délai avoir une armée, sinon, comme vient de le dire un sénateur de l'Illinois, M. Wilson a proposé « une conférence de la Haye en ballon ». M. Wilson veut-il, selon un mot célèbre, les conditions de ce qu'il veut ? Quand il donne aux Etats-Unis le rôle de garants de la paix future, se propose-t-il de leur donner les moyens d'exercer cette garantie ? Voilà sans doute une autre question...

Jacques BAINVILLE.

M. WILSON TRAVAILLE A CONSTITUER UNE LIGUE POUR LA PAIX

NEW-YORK, 24 janvier. — L'Evening Mail, d'après une dépêche de Washington, dit que M. Wilson travaille avec acharnement à établir les plans d'une ligue destinée à consolider la paix. Quand il aura accompli sa tâche et jeté les bases de son organisation pour le bienfait des puissances du monde, sans aucun doute, il soumettra son œuvre aux belgierants.

AU SÉNAT AMÉRICAIN

Y aura-t-il un grand débat sur le message ?

WASHINGTON, 23 janvier. — Au Sénat, M. Cummins, républicain, propose la discussion plénière de la politique esquissée dans le discours de M. Wilson. Toutes les autres questions seraient suspendues pour permettre à chaque sénateur de parler une heure au moins sur la politique de M. Wilson.

M. Stone, président de la commission des relations extérieures, s'opposant à cette proposition, la discussion en est remise à demain.

Ce que fut la séance de samedi

BERNE, 24 janvier. — Le correspondant américain de la *Gazette de Cologne* télégraphie à son journal les impressions suivantes sur le message du président Wilson :

La surprise fut grande au Sénat, ce matin, lorsqu'on apprit que deux heures plus tard, M. Wilson lirait un message sur les affaires internationales. C'était un fait extraordinaire. Les messages de M. Wilson avaient toujours été reçus en séance commune des deux Assemblées. La nouvelle d'aujourd'hui créa donc une profonde sensation.

Le Sénat était bondé. L'impression produite par la lecture du message fut profonde. Les démocrates ne cessaient de donner des signes de satisfaction. Les républicains paraissaient inquiets ; surtout M. Lodge et ses partisans.

Le sénateur Borah quitta la salle avec ostentation.



SÉNATEUR BORAH

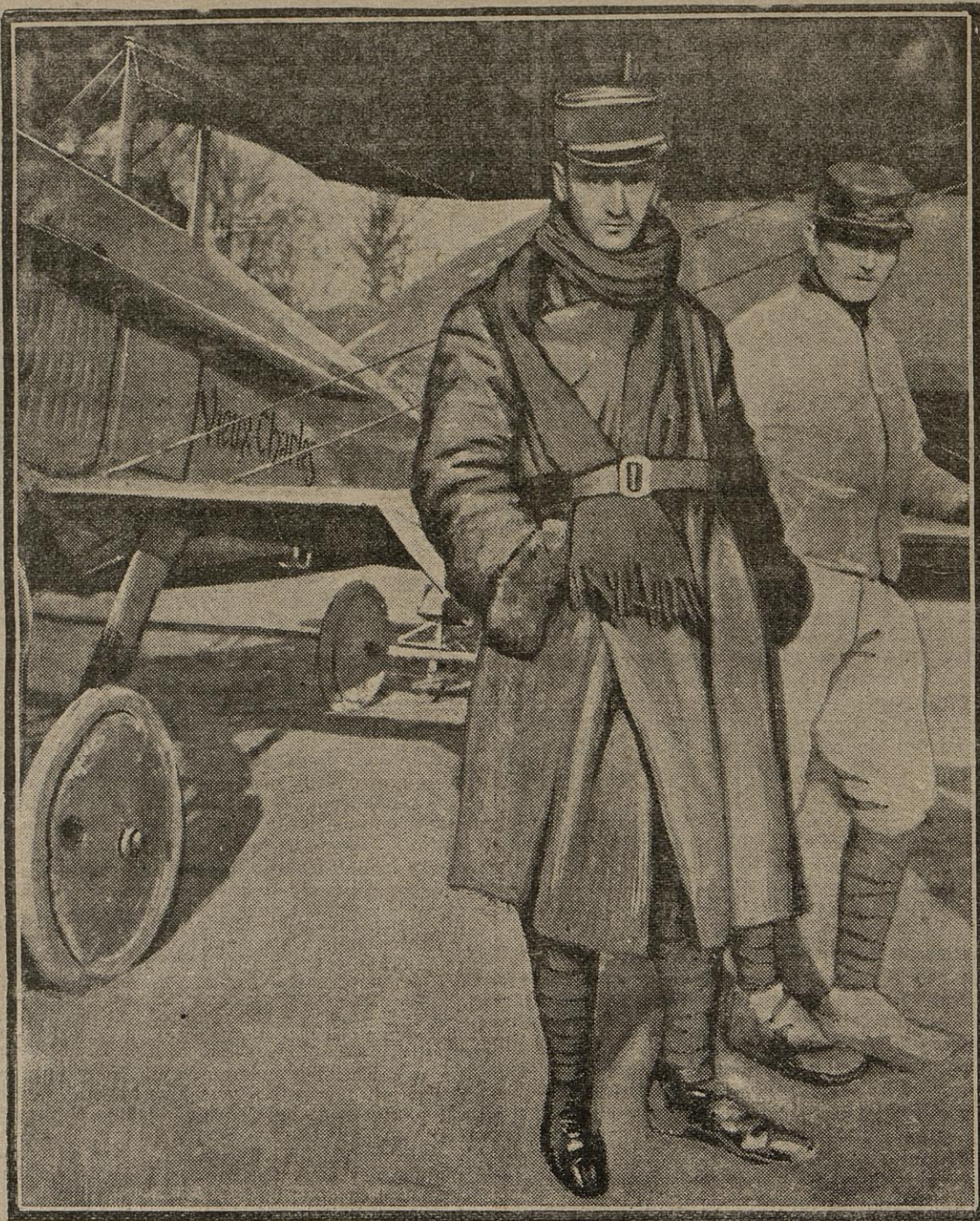
M. Lodge étudiait avec soin le tapis et le plafond (sic).

Le message fut écouté dans le plus profond silence, ce qui rendait la cérémonie encore plus impressionnante. La fin de la lecture fut accueillie par de vigoureux applaudissements.

Quelques républicains se montrèrent opposés au contenu du message et n'approuvèrent pas son opportunité. Une demi-douzaine de sénateurs républicains joignirent leurs applaudissements à ceux des démocrates.

Plusieurs considèrent le message comme un appui donné non à l'opinion allemande, mais aux Alliés.

Le 26^e avion du recordman de la chasse aérienne



Hier, près de Maurepas, dans la Somme, le lieutenant Guynemer, recordman des victoires aériennes, a descendu son vingt-sixième avion allemand. Cette photo, toute récente, le représente devant son appareil, le "Vieux-Charles".

Pour les réformés



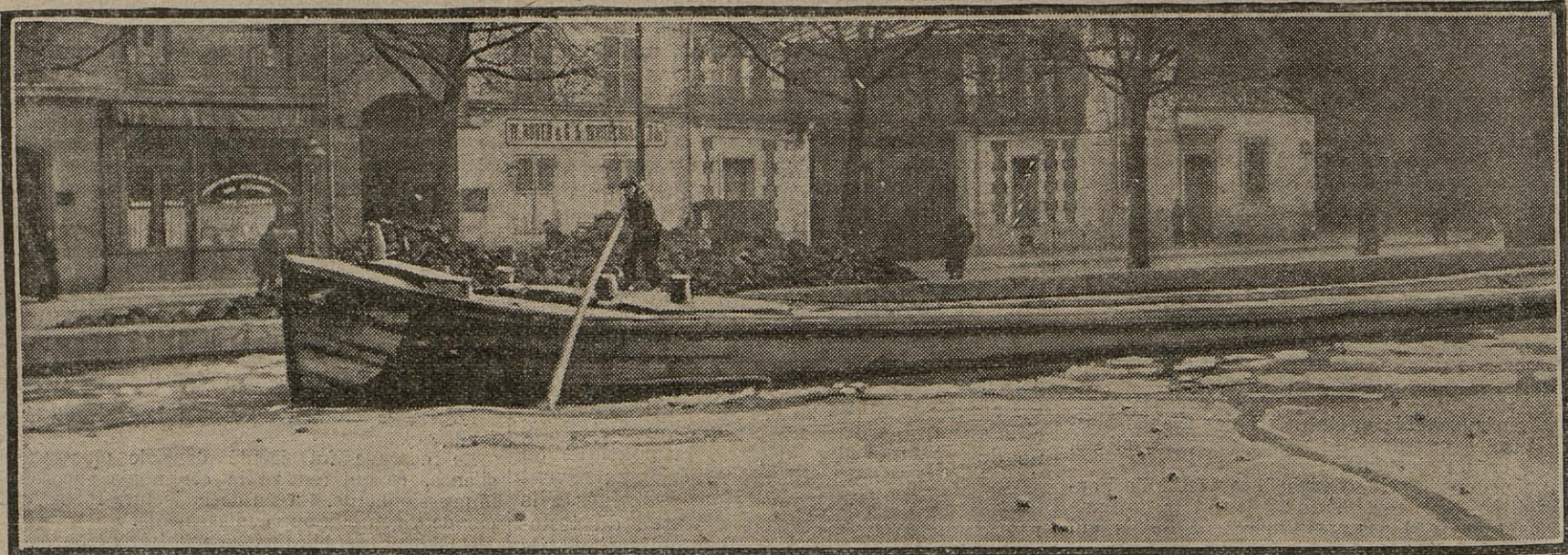
Depuis longtemps on réclame, en France, un insigne pour les réformés de guerre. L'Angleterre vient de nous précéder.

M. Manuel Baudouin



M. Baudouin, premier président de la cour de Cassation, vient de mourir après une carrière particulièrement brillante.

Le froid à Paris : une péniche bloquée par la glace dans le canal Saint-Martin



Si le temps est sec et beau depuis deux jours, le froid s'accroît sensiblement. A sept heures du matin hier, le thermomètre marquait à Paris 9° au-dessous de zéro. La glace épaissit rapidement au lac du Bois de Boulogne. Le canal Saint-Martin lui-même est pris et les marins doivent dégager leurs péniches.

DERNIÈRE HEURE

LA BATAILLE DE ROUMANIE

UN SUCCÈS RUSSE SUR LE DANUBE

PETROGRAD, 24 janvier. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Après une violente préparation d'artillerie, les Allemands ont attaqué avec de grandes forces nos troupes entre le marais de Tibout et la rivière Aa, ainsi qu'à l'ouest du village de Kolitzom. Après des attaques répétées, l'ennemi a réussi à nous repousser de deux versets vers le nord. Les combats continuent.

Les tentatives de l'ennemi contre nos positions à l'ouest de Tannenfeld et au sud-est d'Illoukst ont été arrêtées par notre feu.

Dans la région de Jésupol, notre artillerie a réussi à disperser une colonne ennemie forte d'environ un bataillon, qui marchait dans la direction du nord-est.

FRONT ROUMAIN. — Sur le front du Danube, fusillades et actions d'éclaireurs.

Sur le Danube, en face de Tulcea, un bataillon de Bulgares, à la faveur du brouillard, a franchi le bras Georgiew. Par une attaque de nuit inopinée, sans un coup de fusil, nos troupes ont détruit ce bataillon, faisant prisonniers cinq officiers, trois cent trente-deux soldats et capturant quatre mitrailleuses. Nos pertes sont d'un officier, quarante et un blessés et un tué.

FRONT DU CAUCASE. — Rien d'important à signaler.

LES PERTES BULGARES

CORFOU, 24 janvier. — Quelques habitants des territoires récupérés que les Bulgares avaient déportés en se retirant, et qui étaient employés à de durs travaux au front, sont arrivés à gagner les lignes des Alliés et ils font des récits d'après ce qu'ils ont entendu dire aux soldats bulgares.

Les régiments bulgares au front de la Cerna ont essuyé des pertes formidables dans les dernières luttes, perdant plus de la moitié de leurs effectifs. Ces pertes ont affaibli le moral des Bulgares, et ils se seraient retirés au delà de Babouna si les Allemands ne les avaient retenus.

Les Bulgares doutent que les territoires qu'ils ont occupés puissent rester en leur possession. Les Bulgares sont mal nourris. Ils reçoivent par jour une livre de pain noir, fait de seigle, d'orge et de froment. Les soldats allemands sont aussi mal nourris, quoique leur ordinaire soit un peu meilleur que celui des Bulgares.

Les nouvelles allemandes

THEATRE ORIENTAL DE LA GUERRE. — Front Léopold de Bavière : De part et d'autre de l'Aa et au sud de Riga, des combats se sont déroulés favorablement pour nous.

Front archiduc Joseph : Par un temps très froid, il n'y a eu qu'en certains endroits une vive canonnade et des combats d'avant-postes.

Groupe d'armées von Mackensen : La rive nord du bras de Saint-Georges, au nord de Tulcea, a été de nouveau abandonnée.

LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

ROME, 24 janvier. — Commandement suprême :

Dans la zone du Tonale (val Camonica), des milliers d'ennemis ont tenté d'approcher de nos positions, mais ils ont été repoussés par des rafales de feu.

FRONT DU TRENTIN. — Actions habituelles d'artillerie. Notre tir a endommagé les emplacements disposés pour l'installation des batteries ennemies.

FRONT DES ALPES JULIENNES (Isonzo). — Activité plus intense de l'artillerie à l'est de Gorizia et entre Benetti et le lac Doberdo, sur le Carso. Quelques obus sont tombés sur un de nos hôpitaux de campagne, sans faire de victimes.

La nuit dernière, une attaque tentée par l'ennemi contre les retranchements par nous reconquis au sud-est de Gorizia a été nettement repoussée par l'intervention immédiate de notre artillerie.

Communiqué de l'armée d'Orient

Abondante chute de neige sur de nombreux points du front.

La lutte d'artillerie a continué assez vive, en particulier sur le front tenu par les troupes italiennes et dans la région de Guevgueti.

A signaler une action russe DANS LA REGION DE STARAVINA, qui a permis de faire des prisonniers, et l'échec d'une reconnaissance turque PRÈS DE KAKARESKA.

LA CAMPAGNE POUR LA PAIX

Une note de la Bulgarie aux pays neutres

GENÈVE, 24 janvier. — On mande de Sofia qu'à la suite de la réponse de l'Entente le gouvernement royal de Bulgarie a adressé aux pays neutres la note suivante :

« Le 14 de ce mois, le gouvernement royal a eu l'honneur de recevoir, par l'entremise obligeante de Son Excellence le ministre d'Espagne à Sofia, la réponse de l'Entente à la note du 12 décembre par laquelle la Bulgarie et ses alliés se déclaraient prêts à entamer des négociations de paix. Ainsi que ses alliés, le gouvernement de Sa Majesté s'est fait un devoir d'étudier sérieusement cette réponse et en a tiré la certitude que la forme aussi bien que le contenu de la communication des puissances adverses lui interdisent toute réponse directe.

« Néanmoins, soucieux de ses devoirs envers l'humanité et son propre peuple, désireux aussi de dégager sa responsabilité de la prolongation des hostilités imposée à lui et à ses alliés par l'attitude de l'ennemi commun, ce gouvernement tient à faire reconnaître aux puissances neutres son point de vue sur la situation créée. Les adversaires de la Bulgarie se sont refusés à faire état de propositions des quatre puissances alliées en date du 12 décembre, sous le prétexte qu'elles manquaient de sincérité et n'avaient pas de portée.

« Ils y ont vu plutôt une manœuvre de guerre, exécutée en vue d'agir sur l'évolution de la campagne, qu'une offre de paix, cette manœuvre ayant pour but de troubler l'opinion publique dans leur propre pays et de chercher aussi à tromper, voire intimider l'opinion publique dans les pays neutres.

« Provoquée et entraînée dans la guerre actuelle par des voisins, ne songeant, depuis sa création, qu'à son partage, abandonnant au jugement de l'histoire la fixation des responsabilités initiales, en parfait accord avec ses alliés, la Bulgarie s'élève aujourd'hui de toutes ses forces contre une interprétation semblable.

« Les motifs qui ont déterminé la proposition de paix du 12 décembre, l'empressement que les quatre puissances alliées ont mis à répondre à l'invitation du Président des Etats-Unis d'Amérique et la démarche du gouvernement de la Confédération helvétique sont la meilleure preuve de la sincérité de leur proposition. Le gouvernement royal espère fermement que sa manière de voir sera partagée par les gouvernements neutres, qui reconnaîtront avec lui que c'est seulement après les échanges d'idées proposés par les puissances alliées que l'Entente aurait pu répondre en connaissance de cause sur la portée réelle de l'offre de paix.

« La Bulgarie et ses alliés ont fait cette tentative loyale pour mettre fin à la guerre et pour frayer un chemin à l'entente entre les belligérants.

« Le gouvernement royal constate qu'il dépendait uniquement de ses adversaires d'entrer dans cette voie pour aboutir à la paix.

« Les gouvernements ennemis s'y sont refusés. C'est donc sur eux que retombera l'entière responsabilité des nouvelles effusions de sang.

« Confiantes en leur bon droit et en parfaite communion avec leurs peuples, les quatre puissances alliées sont contraintes de continuer la lutte jusqu'à ce qu'intervienne une paix qui leur garantisse l'honneur, l'existence et le libre développement de leurs peuples et qui, en même temps, assure aux Etats du continent européen la bienfaisante possibilité de coopérer, dans une estime mutuelle et sur le pied de la parfaite égalité, à la solution des grands problèmes de la civilisation. »

LA RÉPARTITION DES CLASSES

Le ministre de la Guerre a communiqué aux autorités sous ses ordres le tableau suivant de répartition des classes :

Armée active. — Classes : 1914, 1915, 1916 et, par appel anticipé, classe 1917.

Réserve de l'armée active. — Classes : 1903, 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913.

Armée territoriale. — Classes : 1896, 1897, 1898, 1899, 1900, 1901, 1902.

Réserve territoriale. — Classes : 1890, 1891, 1892, 1893, 1894, 1895 et, à titre exceptionnel, classes : 1887, 1888, 1889.

La croix de guerre à palme d'argent

Le Président de la République a signé un décret portant addition au décret du 23 avril 1915 instituant la croix de guerre. Aux termes de cette addition : « Une palme d'argent remplacera cinq palmes de bronze. »

LE MESSAGE DE M. WILSON

VERTE CRITIQUE DE M. ROOSEVELT

NEW-YORK, 24 janvier. — M. Roosevelt qualifie le message de M. Wilson de « promesse grandiloquente pour cacher la méprisable ignominie du gouvernement actuel ».

« Inutile, dit M. Roosevelt, de faire des promesses pour l'avenir, à moins que nous ne tenions les promesses déjà faites. Si le gouvernement américain n'est pas prêt à prendre maintenant une attitude énergique en ce qui concerne les hideux attentats commis par l'Allemagne contre le droit des gens, et notamment les déportations des populations du Nord de la France et de la Belgique, il est ridicule et hypocrite de notre part de parler de justice dans un avenir nébuleux.

« Si le gouvernement ne peut pas faire régner la paix et la justice au Mexique, il serait préférable de ne pas parler d'assurer la paix et la justice dans le monde entier. Quant à la liberté des mers, l'élément principal est la protection contre les assassins sur mer et, avant que le gouvernement américain ait pris une attitude nette pour empêcher l'assassinat de ses nationaux par les sous-marins, il devient un objet de dérision lorsqu'il parle de la liberté des mers. »

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures

Un coup de main sur nos tranchées, AU SUD-OUEST DE LOOS, a été aisément rejeté au début de la matinée.

L'ennemi a laissé un certain nombre de morts et de blessés entre nos mains. Nos pertes ont été très légères.

Un autre détachement allemand a été pris sous notre feu, la nuit dernière, AU SUD D'HULLUCH, et repoussé avec pertes.

Nous avons pénétré avec d'excellents résultats, au cours de la nuit, dans les tranchées AU SUD-EST D'YPRES.

L'artillerie a montré aujourd'hui de l'activité au nord de la Somme et de l'Ancre, ainsi que dans les régions d'Ypres et d'Armentières. Les tranchées et ouvrages ennemis au sud-est de Souchez ont été efficacement bombardés.

L'aviation a été hier très active de part et d'autre. Au cours des différents combats aériens, un de nos avions a été abattu. Six avions allemands ont été détruits, trois autres contrainsts d'atterrir avec des avaries. Deux des nôtres ne sont pas rentrés.

Le froid est partout rigoureux

Paris a connu hier toutes les rigueurs du froid et la pénurie du charbon a été plus dure encore pour les pauvres gens et les petits foyers. Les chantiers et les détaillants ont vu une succession d'acheteurs de petits sacs, clients qui n'ont pas d'ordinaire l'habitude de transporter eux-mêmes leur combustible et qui ont affirmé ainsi, une fois de plus, la vérité du proverbe : « Nécessité n'a pas de loi. »

Le spectacle de la rue n'a pas manqué de pittoresque animation. Rien ne réchauffe comme de marcher vite et les amateurs de footing purent se livrer à leur sport quotidien tout à leur aise. Quel bon temps que le froid sec, sous un ciel clair, quand on est chaudement vêtu ! Alors que les grandes personnes risquaient de perdre brusquement l'équilibre, les enfants improvisaient des glissades le long des ruisseaux et maint promeneur, au Bois, autour du lac, et aux Tuileries, autour des bassins, essaya du bout de sa canne la solidité de la glace, mais pour constater qu'il n'est pas encore de piste possible pour les patineurs.

A Londres, les laitiers et les postiers qui assurent la tournée du matin ont eu particulièrement à souffrir de la basse température, pendant que l'on pestait contre leur retard anormal. Sur un grand nombre de points, la circulation est devenue difficile, voire dangereuse. Les chevaux tombaient et les roues des tramways patinaient sur place, ce qui a quelque peu gêné les transports, en majorité requis par les services de la guerre.

C'est surtout en Allemagne que le froid a été rigoureux, le trafic des chemins de fer ayant été complètement entravé et suspendu sur certains réseaux.

Une usine allemande incendiée

GENÈVE, 24 janvier. — On mande d'Essen que la fabrique « Rex » a été détruite par un incendie. Les dégâts sont considérables. On estime les pertes à un million de marks.

Les troupes portugaises s'entraînent activement pour venir en France



Nos fidèles alliés portugais qui doivent venir se battre à nos côtés sur le front occidental pour la cause sacrée de la civilisation ont complètement réorganisé leur armée qui s'entraîne activement. La voici aux manœuvres : 1° Une compagnie d'infanterie passe à côté d'une batterie d'artillerie de campagne; 2° M. Affonso Costa, ministre des Finances, sur le terrain; 3° Des membres de la mission franco-britannique lisant une carte; 4° Un escadron de cavalerie.

Le duc d'Aoste, commandant la 3^e armée, décore et félicite des braves



Dans les dernières actions sur l'Isonzo, une division de cavalerie démontée s'était particulièrement distinguée en combattant aux côtés de l'infanterie. Le duc d'Aoste, commandant la troisième armée et vainqueur de Gorizia, vient de décorer les plus braves de ces soldats. On le voit ici félicitant un jeune colonel auquel il a remis la médaille de la valeur militaire. Au-dessous, la fameuse brigade Pinerolo qui s'est couverte de gloire dans la dernière offensive sur le Carso.

A LA CHAMBRE

Un débat sur la censure politique

Le 14 décembre dernier, acceptant au nom du gouvernement un amendement portant une réduction de crédits en vue de la suppression de la censure politique, M. Ribot, ministre des Finances, déclarait :

— Il faudra faire des réformes dans l'exercice de la censure. Je suis d'accord avec vous. (*Applaudissements.*) Je le dis au nom du gouvernement : la liberté de discussion doit être plus respectée qu'elle ne l'a été dans les derniers temps.

M. Alexandre Blanc, député socialiste du Vaucluse, qui reproche au président du Conseil la saisie et la suspension d'un journal auquel il collabore, rappelait hier ces déclarations à la Chambre et la conviait à voter un projet de résolution invitant le gouvernement à réaliser ses promesses.

Benjamin Constant avait qualifié la censure de « gouvernement des muets au profit des vizirs » : M. Alexandre Blanc, qui a des lectures, s'empresse de le rappeler. Il indiqua, d'ailleurs, que si la liberté de la presse existait lorsqu'il s'agissait de faire l'apologie des actes du gouvernement, il n'en était pas ainsi pour les critiques.

— Je demande, conclut-il, que la liberté d'opinion ne soit pas un privilège pour une certaine presse, mais un droit pour tous les journaux.

Reconnaissant sans embarras qu'il y avait risque d'abus dès qu'il y avait censure, M. Aristide Briand indiqua que celle-ci s'appliquait aux informations militaires et diplomatiques et à toute polémique qui pourrait avoir pour effet de troubler profondément l'ordre public.

— Il en est ainsi, dit-il, pour toute campagne systématique contre la prolongation de la guerre.

— Alors, cria M. Parvy, censurez le message du président Wilson.

Des difficultés d'exécution existent. Le président du Conseil en convint encore, ajoutant que le vote d'un projet de résolution ne les ferait pas disparaître.

— Il vaut mieux, conclut-il, qu'il soit entendu, dans l'intérêt de la défense nationale, que certains sujets ne seront pas traités dans les journaux, même s'ils sont du domaine politique.

Se rangeant à cet avis, la Chambre repoussa, par 323 voix contre 141, la discussion immédiate de la proposition de M. Alexandre Blanc.

A l'ouverture de la séance, elle avait voté sans débat le projet de loi portant déclaration d'utilité publique des travaux destinés à la protection de Paris contre les inondations.

Aujourd'hui, discussion des interpellations de MM. Abel Ferry et Abrami sur les affaires de Grèce et, vraisemblablement, comité secret.

Léopold BLOND.

L'aménagement de jardins potagers dans les fortifications de Paris

Sur l'invitation de M. Clémentel, ministre de l'Agriculture, les maires des arrondissements de Paris se sont rencontrés, hier à trois heures, au ministère, avec les représentants de la Ligue du coin de terre et du foyer.

Après un échange de vues très cordial, les points suivants ont été admis en principe et feront l'objet d'accords à réaliser incessamment :

1° Toute la partie de la fortification située à l'intérieur de la ville restera à la disposition de la population parisienne, qui a l'habitude de venir s'y reposer pendant la belle saison. On recommandera seulement aux promeneurs d'éviter de jeter, du haut du mur d'enceinte, des bouteilles vides ou autres objets susceptibles de blesser les personnes stationnant dans les fossés, ceux-ci devant être convertis, suivant les secteurs, en potagers ou en terrains de jeux ;

2° Le comité formé dans chacun des neuf arrondissements de la périphérie disposera des terrains situés sur son territoire et y accueillera dans une certaine proportion les habitants des autres arrondissements de Paris et ceux de la zone militaire ;

3° Les jardins auront une surface de 100 à 200 mètres carrés et seront établis, certains dans les fossés, la plupart sur le glacis extérieur de la fortification.

Il sera exigé pour chacun d'eux, quelle que soit sa surface, une redevance annuelle de cinq francs, payable d'avance ;

4° Entre les familles demandant un jardin et également intéressantes, la préférence sera accordée à celles possédant le plus grand nombre d'enfants.

Les demandes, dont l'affluence est déjà considérable, doivent être adressées par écrit aux maires des arrondissements sur lesquels se trouvent les terrains désirés. Il est utile d'indiquer si l'on est célibataire, marié ou veuf, le nombre et l'âge des enfants.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

TRIBUNAUX

Fils dénaturé et incendiaire

Un sinistre gredin, Armand-François Chatelet, comparaissait hier devant la cour d'assises de la Seine, inculpé d'incendie volontaire et de coups et blessures portés à ses parents, de modestes raccommodeurs de parapluies qui habitent une baraque en planches au Kremlin-Bicêtre.

Dès 1911, Armand Chatelet dut être envoyé en maison de correction. En 1914, il était incorporé dans l'infanterie. Blessé et hospitalisé à Vannes, il fut versé au 76^e d'infanterie, mais déserta en août 1916. Arrêté et traduit devant le conseil de guerre, Chatelet fut condamné à deux ans de prison avec suspension de peine. Renvoyé à son régiment, il déserta à nouveau le 26 septembre.

Armand Chatelet s'imaginait, à tort d'ailleurs, que ses parents l'avaient dénoncé lors de sa première désertion. Aussi, dans la soirée du 9 octobre, se présentait-il inopinément chez eux, au Kremlin-Bicêtre. Il était armé d'un fouet. Sans prononcer un mot, le misérable se rua sur son père et sa mère et les frappa à coups de manche de fouet et de coups de pied dans le ventre. Puis, pendant que les pauvres gens, terrorisés, prenaient la fuite, le fils dénaturé, allumant une bougie, incendiait la baraque, qui fut entièrement réduite en cendres.

Armand-François Chatelet a été condamné à sept ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour.

L'affaire Legouf

Au nom de l'ingénieur Crouzillard, partie civile au procès, M. Lagasse a longuement plaidé hier pour réclamer 1 franc de dommages-intérêts.

— Nous les offrons ! s'empresse de déclarer M. Gautier-Rougeville au nom des époux Legouf.

Pour m'empêcher de plaider ! riposta le défenseur de M. Crouzillard, mais vous ne réussirez pas.

La suite des débats a été renvoyée à mercredi prochain. M. Gautier-Rougeville répondra au nom de Mme Legouf, et le substitut Roux soutiendra l'accusation.

Mort du premier président Baudouin

M. Baudouin, premier président à la cour de cassation, est mort subitement avant-hier soir, au siège du Secours national, dont il était un des membres les plus assidus.

Né à Tours en 1846, il avait débuté en 1880 en qualité d'avocat général à Lyon. Procureur général à Limoges en 1885, avocat à la cour de cassation en 1890, il appartenait depuis à la cour suprême dont il a suivi la hiérarchie.

M. Manuel Baudouin eut à exposer dans un rapport les résultats de la minutieuse enquête à laquelle avait procédé la cour suprême au deuxième examen de l'affaire Dreyfus, en 1906, lorsqu'elle proclama souverainement l'innocence du condamné. Son rapport et le réquisitoire qu'il prononça produisirent alors une grande émotion.

M. Baudouin a laissé divers ouvrages de droit et notamment : *De l'action civile naissant d'un fait réprimé par la loi pénale*.

M. René Viviani, garde des Sceaux, a décidé, d'accord avec la famille, que le corps serait transporté à la cour de cassation d'où partirait le cortège funèbre. Il a tenu à prendre cette mesure pour rendre hommage à la longue carrière et aux services rendus à la justice par M. Baudouin.

Ce que réclament les boulangères

La Ligue des boulangères, qui comprend quatre mille adhérentes, s'est réunie, hier, à 3 heures, sous la présidence de Mme Prêteux, présidente effective, pour examiner la double question de la relève des boulangères mobilisées et celle du maintien — ou de l'augmentation — du prix du pain. Environ quatre cents boulangères avaient répondu à l'appel du comité directeur.

M. Renouard a commenté la question de la relève. Les boulangères désirent, en effet, que les boulangères mises en sursis d'appel depuis le début des hostilités soient mobilisées, pour permettre à ceux qui sont affectés aux stations de magasin et aux boulangeries de campagne de bénéficier à leur tour du même droit. Et, d'après les enquêtes successives faites par la Ligue, le nombre des sursitaires serait de six mille.

Selon la Ligue, des « syndics mobilisables » participeraient à la confection des listes municipales qui ont permis jusqu'ici aux sursitaires de résister à la relève. Or, le meilleur moyen de mettre un terme aux faveurs serait de procéder à l'affichage, aux mairies, des dites listes, avec indication de la situation militaire de chaque boulangère.

Le maintien — ou l'augmentation éventuelle — du prix du pain a été également agité. La Ligue en souhaite l'augmentation, si le coût des matières premières n'est pas abaissé. D'autre part, elle réclame des pouvoirs publics la tolérance de fabriquer du pain de fantaisie sans poids déterminé.

La circulation dans la zone des armées

M. le ministre de la Guerre a décidé que les villes de Beauvais, de Lure, et les communes limitrophes seront désormais comprises dans la zone réservée des armées pour la circulation par tout mode de locomotion. En conséquence, une permission préalable de l'autorité militaire doit être sollicitée par toute personne se rendant dans les localités suivantes :

1° Beauvais, Allonne, Gonin-court, Marissel, Notre-Dame-du-Thil, Saint-Just-des-Marais, Saint-Martin-le-Neuf.

2° Lure, Amblans et Velotte, Bouhans-les-Lure, La Cote, Froideterre, Magny-Vernois, Roye, Vouhenans (Haute-Saône).

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui jeudi, Saint Fabrice ; demain, Saint Polycarpe.

— A 3 heures : Matinée artistique au profit des soldats aveugles (Lycée Club, 8, rue de Penthièvre).

— A 3 heures : Concert au bénéfice de l'Œuvre de Secours aux Ambulances roumaines (8, rue d'Athènes).

— A 3 heures : Séance à la Chambre des députés.

NOUVELLES DES COURS

— De Londres, on annonce que S. A. R. le prince de Galles, accompagné du capitaine lord Claude Hamilton, des grenadiers de la garde, est reparti pour le front.

MARIAGES

On a célébré hier, au consulat général de Portugal, dans la plus stricte intimité, le mariage de M. da Silva Graça, directeur-proprétaire du *Seculo*, de Lisbonne, officier de la Légion d'honneur, avec Mme veuve Décet de La Berge, fille de M. Albert de La Berge, sénateur, décédé.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du général Dehon, baron Dahlmann, commandeur de la Légion d'honneur, décédé à soixante-sept ans, à Toulouse ;

Du marquis de Cepoy, décédé dans sa soixante-cinquième année, à Montargis.

Du docteur Richard Liebreich, l'oculiste bien connu ;

De M. Brook, le capitaliste et banquier anglais bien connu, ardent propagandiste du développement commercial et financier allié dans le continent sud-américain, décédé à Lima (Pérou) ;

De M. Henri Levesque de Neuville, décédé à Abbeville à soixante-dix-sept ans.

— Hier ont été célébrées à 10 h. 30, en l'église du Gros-Caillois, les obsèques du comte Fernand de Montebello.

Le deuil était conduit par le comte Stanislas de Montebello, officier interprète auprès de l'armée anglaise, son fils ; le duc de Montebello, le comte Adrien de Montebello, ses frères ; le comte Stanislas de Castéja, lieutenant au 21^e dragons, son gendre, retenu au front, n'a pu assister à la cérémonie. L'inhumation a eu lieu au cimetière Montmartre.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain vendredi 26 janvier, à 2 h. 1/2 : les Sports bienfaitsants, conférence par M. Louis Barthou, ancien président du Conseil.

Agiissons financièrement pour la guerre

Non contents d'adresser au président Wilson la réponse la plus claire et la plus satisfaisante en exposant leurs « buts de guerre », qui sont en réalité des buts de paix, les Alliés ont rappelé les faits de juillet 1914, en sorte que nul doute ne subsiste sur la responsabilité de l'Allemagne.

Nul doute non plus sur la force économique de l'Entente, qui obtiendra des succès d'autant plus rapides qu'elle laissera moins de ses ressources sans emploi.

Chaque Français comprend qu'il doit mettre en œuvre tous ses capitaux et revenus disponibles pour que l'action de l'armée permette d'en finir au plus tôt avec l'envahisseur.

Tel est le but des achats de Bons de la Défense nationale.

On trouve ces Bons aux guichets du Trésor, à la Banque de France, dans les autres banques, à la poste, chez les agents de change, notaires, etc.

Ils sont au porteur, sauf désir contraire exprimé par l'acheteur, et en coupures de 100 fr., 500 fr., 1.000 fr., etc.

La Banque de France les admet à l'escompte ou en garantie d'avances, selon leurs échéances.

L'intérêt est de 5 0/0 pour les Bons à six mois ou à un an ; de 4 0/0 pour les Bons à trois mois.

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Profitards

VII

Le vent tourne à la guerre...

Chez la belle Mme Treille.
Il est neuf heures moins un quart. Dix-neuf personnes attendent, en piétinant, l'annonce du dîner. Il manque encore M. Médard Lagrath, Sous-Secrétaire des Conserves et Boissons.

LA BELLE MADAME TREILLE (à Folligny). — Le ministre n'est pas encore là. Mon mari dit qu'il faut servir quand même... Ça me paraît impossible... Un ministre!...

FOLLIGNY (avec indifférence). — Oh!... quand ce ministre n'est qu'un sous-secrétaire d'Etat... et que, en plus, ce sous-secrétaire d'Etat n'est que Lagrath...

LA BELLE MADAME TREILLE (qui ne comprend rien aux subtilités). — Ah!!!... (Perplexe.) — Alors, dans ce cas... il faudrait peut-être que je prenne à ma droite le professeur Lalah-Itouski... D'abord, c'est un étranger... ensuite il est beaucoup plus âgé que M. Lagrath. Qu'est-ce que vous me conseillez?...

FOLLIGNY. — Oh!... moi, vous savez, les places, les préséances, c'est pas du tout mon affaire... Demandez donc ça à Ramiers... ou encore à Horty... Ils ont été plus ou moins aux Affaires étrangères dans leur jeune âge... alors le protocole, ça les connaît... et réciproquement...

Entrée de Lagrath. Saluts, excuses, etc., etc.

LA BELLE MADAME TREILLE (à M. d'Horty, avec agitation). — Vite... un service, voulez-vous?... A qui donner la place d'honneur?... J'ai M. Lagrath, qui est un ministre, et le professeur Lalah-Itouski, qui est un étranger de marque... (Le Professeur écoute.) Quand on a deux convives de situation analogue, ou du moins qui se valent, comme c'est ici le cas... lequel des deux faut-il mettre à sa droite?...

LE PROFESSEUR LALAH-ITOUSKI (couvert de décorations et de plaques diamantées. Un large cordon de moire bleu ciel en sautoir, d'une voix éclatante). — Le plus bête!...

LE MAÎTRE-D'HOTEL. — Madame est servie!...
La belle Mme Treille, après avoir promené autour d'elle un regard éperdu, va prendre le bras de M. Lagrath.

LE PROFESSEUR LALAH-ITOUSKI (il s'incline devant le couple qui passe). — Merci!... (Lagrath le regarde furtivement.) Ah! mon Dieu!... J'oublie ma cavalière...

(Il se précipite vers Mme de la Réole à laquelle il offre le bras. Brûlure. On passe dans la salle à manger. Le potage. Un instant de silence.)

LAGRATH (à la belle madame Treille). — Je ne sais comment assez m'excuser de mon retard, mais, pour nous autres, l'exactitude...

LALAH-ITOUSKI (qui est à la gauche de la belle madame Treille, d'un air écœuré). — N'est la politesse que des rois... (Avec désinvolture.) Pftttt!... (Il fait le geste de souffler sur quelque chose d'invisible.) C'est-à-dire une fumée... Une légende... (Un froid.)

LA BELLE MADAME TREILLE (gênée). — Je ne sais pas si j'ai pensé à vous présenter l'un à l'autre... (Elle se tourne successivement vers ses deux voisins.) M. Médard Lagrath, ministre des Conserves et Boissons...

LAGRATH (modeste). — Votre bienveillance exagère, Madame...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Et M. le professeur Lalah-Itouski, de Cracovie, qui vient de faire, en pays ennemis, les plus intéressantes observations...

LALAH-ITOUSKI (modeste aussi). — Madame, vous me comblez!...

LAGRATH (aimable, à Lalah-Itouski). — Je suis certain, Monsieur le Professeur, que notre belle hôtesse vous rend justice sans plus...

LALAH-ITOUSKI. — Monsieur le Ministre, ce n'est pas avec vous que je vais faire ma violette... d'abord parce que vous devez, personnellement, la connaître dans les coins, — comme disent les Français, — ensuite parce que, ministériellement, si je puis ainsi dire, votre devoir est d'être renseigné...

LAGRATH. — Renseigné! Qui peut se flatter de l'être?...

LALAH-ITOUSKI. — Monsieur le Ministre, vous venez, sous apparence de lieu commun, de dire une très grande vérité... (Nez de Lagrath.) Ainsi, moi, par exemple, je croyais l'autre jour apporter de Berlin, d'où je venais en droite ligne, un renseignement très certain... Je disais que la guerre allait prendre fin, je l'affirmais même...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (inquiet). — Eh bien?...

LALAH-ITOUSKI. — Eh bien, je me foudrais le doigt dans l'œil, jusqu'au coude... comme vous dites, je crois à Paris?... Le vent tourne à la guerre... Elle va durer encore de longs mois...

M. MONTBARD (qui est verdâtre). — Comment savez-vous ça?...

LALAH-ITOUSKI (imperturbable). — De source absolument sûre, cette fois... par un de mes amis qui est fournisseur des armées ennemies... et auquel on vient de faire une commande énorme... kolossale, c'est le cas de le dire... (Il sourit aimablement.) De tout ce qui sert à nourrir le soldat en temps de guerre...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (très agité). — Vous êtes certain de ce que vous dites-là?...

LALAH-ITOUSKI (avec conviction). — Certain, archicertain... (Il s'incline vers Lagrath.) D'ailleurs, Monsieur le Ministre des Boissons et Comprimés... (il se reprend vivement), pardon, et Conserves... sait bien à quoi s'en tenir là-dessus, car il a dû... ne serait-ce que comme réplique au mouvement adverse... prendre les mêmes mesures en vue d'un ravitaillement prolongé... (Mouvement de Lagrath.) Oh!... je ne demande pas les secrets du ministère!... Ma qualité d'étranger suffirait à m'interdire toute question que, d'autre part, me défend une discrétion tout indiquée à l'égard du pays qui veut bien m'accueillir...

LA VIEILLE MADAME DU MOURILLON (à M. des Ramiers, son voisin). — Ce Polonais est rasant!

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Est-il permis, Monsieur le Ministre, de vous demander si réellement vous faites des approvisionnements?...

LAGRATH. — Certes, j'en fais...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Des commandes pressées?...

LAGRATH (important). — Très pressées...

(M. Desmarests de Saint-Gond et M. Montbard se lancent des regards de désespoir.)

LALAH-ITOUSKI. — La guerre sera longue encore... Les Anglais massent leurs forces... Les puissances semblent se recueillir... ISEULT MORGANE, BARONNE D'ALBA DE LA DÉMOLITION (accent vaguement tudesque, à son voisin M. de Louèche). — Est-ce vrai, Monsieur, ce que dit le savant Professeur?...

M. DE LOUÈCHE. — Mon Dieu, Madame, je l'ignore... Je suis, il est vrai, Suisse, mais, sauf pendant deux mois d'été, j'habite toujours la France...

ISEULT MORGANE, etc., etc... — C'est très flatteur pour nous autres Français, ce choix!...

M. DE LOUÈCHE. — Ce n'est pas précisément un choix... Je suis obligé d'habiter la France parce que ma mère était Française... et que c'est d'elle que vient une fortune que je suis obligé d'administrer...

ISEULT MORGANE (intéressée). — Une fortune territoriale, sans doute?...

M. DE LOUÈCHE (avec beaucoup de simplicité, parce qu'il faut répondre quelque chose et pas du tout pour faire parade de son argent). — Il y a des terres et des bois... et aussi des maisons à Paris... enfin toutes choses qui rendent ma présence en France indispensable... Je ne le regrette pas, d'ailleurs...

ISEULT MORGANE, etc., etc... (l'œil en coulisse et le regard câlin). — Nous autres Français, non plus... (Regard encore plus appuyé. M. de Louèche rougit et regarde le fond de son assiette.)

LA BELLE MADAME TREILLE (elle se lève et prend le bras de Lagrath). — Monsieur le Ministre...

M. DE LOUÈCHE (à M. des Ramiers, après avoir conduit Iseult Morgane au plus confortable fauteuil qu'il a pu trouver). — Quelle est cette si jolie femme?...

M. DES RAMIERS. — Iseult Morgane, baronne d'Alba de la Démolition...

M. DE LOUÈCHE (très intéressé). — Qui est son mari?...

M. DES RAMIERS. — Il est mort... ou disparu...

M. D'HORTY (à la cantonade). — Ou inexistant...

M. DE LOUÈCHE (saisi). — Oh! (déconte-

nancé, à M. des Ramiers.) Comment, cette si jolie dame est...

M. DES RAMIERS. — Charmante... elle est charmante!... (A M. d'Horty.) Pourquoi souffler sur ses illusions?... Il était si content...

M. D'HORTY. — Trop content... Il ne faut pas que cette intrigante roule ce neutre, plutôt sympathique et intéressant...

M. DE LOUÈCHE (timidement à M. d'Horty, qu'il a rejoint). — Vous êtes en relations avec la baronne de la Démolition?...

M. D'HORTY. — Non, pas du tout...

M. DE LOUÈCHE. — Est-ce que vous savez qui elle est née?...

M. D'HORTY. — Wildeschwein?...

M. DE LOUÈCHE (qui sait l'allemand). — Oh!... Etes-vous sûr?...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (à M. Montbard). — Il faut voir Wollüstling demain dès le matin...

M. MONTBARD. — ???...??...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Il m'a dit, il y a deux jours, que l'acheteur des Comprimés de mouton les a toujours et qu'il est embêté de les avoir...

M. MONTBARD. — Ah!... et alors?...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (énervé). — Et alors, nous pourrions les lui racheter... avant que la nouvelle de la durée probable de la guerre ne soit connue... Il se contenterait peut-être d'un léger bénéfice...

M. MONTBARD (les yeux brillants). — Compris...

GYP.

FAITS DIVERS

La Sûreté arrête un complice de Mercadier

Le service de la Sûreté a procédé, dans l'après-midi d'hier, à l'arrestation d'un nommé Marius Martin, dit « Kiki », complice du pseudo-héros Mercadier, actuellement sous les verrous comme auteur principal d'un ambrochage commis au préjudice de deux coiffeurs du Faubourg-Poissonnière, et d'une tentative de vol avec effraction chez un bijoutier de la rue de la Chaussée d'Antin.

Marius Martin a avoué, en outre, avoir participé, avec Mercadier, à une agression contre un chauffeur d'automobile.

Victime du froid. — Vers midi, hier, un homme, paraissant âgé d'une quarantaine d'années, s'affaissait soudain en face du numéro 31 du quai d'Orsay.

Le malheureux, qui venait d'être frappé d'une congestion occasionnée par le froid, ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

On a trouvé sur le défunt des papiers au nom de Van Bombeck, employé dans une manufacture de la rue de la Folie-Méricourt.

Le feu. — A 11 heures, hier matin, un incendie s'est déclaré à la Compagnie des auto-places « La Ruche Parisienne », 32, quai Michelet, à Levallois-Perret.

L'immeuble étant contigu à l'usine Clément-Bayard, l'émotion fut très vive dans le voisinage.

Les secours, cependant, étaient rapidement arrivés, et, vigoureusement attaqués, le feu put être circonscrit après une heure de travail.

Les dégâts, purement matériels, sont évalués à 25.000 francs environ.

OU IL EST DIT QUE LA CIRE REND AU TEINT SA BEAUTÉ ORIGINELLE

On a pu lire de temps à autre des notes dans les journaux relatant les effets remarquables obtenus par l'usage régulier de la cire aseptine au lieu de crèmes absorbées par les pores. Une enquête démontre que la cire aseptine pure, qui peut être obtenue chez tous les bons pharmaciens, doit sa grande popularité au fait qu'elle a la propriété de détacher et de dissoudre les tissus morts qui enlèvent ou étouffent le véritable épiderme qui est au-dessous. Les rides, les lignes accusées, les teints épaïs et blafards, ainsi que presque tous les défauts du visage sont dus à l'accumulation de ce tissu mort, qui ne peut être enlevé qu'en frottant avec le bout des doigts, chaque soir, un dissolvant approprié, tel que la cire aseptine, laquelle rajeunit fréquemment de 10 à 15 ans en une semaine. Les dames qui suivent ce simple traitement à la cire sont invariablement étonnées du résultat.

LA BÉNÉDICTINE

avise que ses bouteilles en bon état et exemptes de mauvais goût sont reprises à Paris par les principaux négociants et épiciers et à l'Agence BÉNÉDICTINE, 76, Bld Haussmann, au prix de : bouteille, 0.20; demie, 0.15.

NICE AGENCE MASSÉNA

3, place Masséna. — Téléphone 27-03. Maison de rapport angle Midi, près place Masséna. Revenu : 12.000 fr. Prix : 160.000 fr. — Belle villa à Mont-Boron, 18 pièces, conf. mod.; gd jardin, garage. Vue de la mer. Prix : 130.000 fr. — Beau terrain 7.000 mètres, p. villas, face mer, à Mont-Boron; valr 150.000 fr., p. 80.000 fr. — Cinéma centre NICH, 600 places; bail avantageux. Bénéf. 120.000 fr. Prix : 15.000.

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE

CHOISIR

Il y a des femmes pour qui le rêve aura été, toute leur vie, de s'habiller dans les grandes maisons. En fermant les yeux elles se voient dans les salons spacieux où circule un peuple de mannequins délicieusement parés, tandis que des vendeuses empressées étalent complaisamment des tissus somptueux.

Hantées par la silhouette idéale de Mlle Y..., vue sur la couverture d'un journal de modes, elles



n'imaginent point que ce modèle puisse faire sur elles un effet très différent. Avoir le manteau signé Machin ou le petit trottéur de chez Chose leur semble le critérium de l'élégance, et, tout en regardant sans indulgence leur robe, d'une origine moins illustre, elles envient ces privilégiées qui n'ont, pour être belles, qu'à dépenser beaucoup. Elles ne songent pas que, même en ces lieux sacro-saints que sont les salons de la Grande Couture, il faut savoir combiner et choisir.

Or, ceci est un art infiniment plus complexe qu'on ne croit.

Toutes les femmes qui s'adressent à ceux qu'on nommait jadis « des bons faiseurs » et qu'on appelle plus emphatiquement aujourd'hui « les Princes de la Couture » ou les « Rois du Chiffon » ne sont point des modèles d'élégance. Et c'est, pour celles qui ont recours à de plus modestes fournisseurs, très consolant.

Deux femmes ayant le même budget de toilette et le même couturier ne sont pas, forcément, vêtues avec la même recherche. L'une s'en sera remise du soin de la parer au modéliste, l'autre aura par



d'heureux changements de détails ou de teintes fait plus sienne la robe qu'elle désire porter. Ainsi sera née entre le « créateur » et la cliente une précieuse collaboration.

Il n'en est pas toujours de même. La vendeuse, parfois n'ose pas déconseiller le modèle à succès.

S'il est artiste — ce qui arrive — le couturier doit être un peu désenchanté en le voyant refait dans d'autres dimensions...

Il est si difficile de résister à une mode... et si peu d'élégantes ont assez de courage pour faire modifier la robe dernier cri!

Au temps déjà lointain de la robe sylphide, des dames qui n'avaient pas précisément la sveltesse des mannequins adoptèrent ces formes révélatrices. Certaines semblèrent ainsi faire la parodie de modes difficiles à porter entre toutes : ce furent les sylphides poids lourds.

Il n'y eut point jadis d'erreurs aussi notables. Les toutes jeunes femmes et les mères-grand n'eussent point adopté le tailleur uniforme ou le même toquet enfoncé jusqu'aux yeux. Chaque âge, s'il avait ses plaisirs, avait aussi ses costumes. Les grands magasins qui vulgarisent sitôt parues toutes les modes n'existaient pas. Le maquillage même était « hiérarchisé ». Le rouge de la bourgeoise était d'une teinte moins vive que celui de la Dame de qualité ; la toilette indiquait vraiment « la condition ».

Il n'en est plus, maintenant, de même. Telle qui ne peut mettre le prix à un vêtement s'en offrira une quelconque contrefaçon. Etre chic pour 99 francs !... Quel rêve !... Qu'importe si le modèle à cet aspect faux luxe qui saute aux yeux des élégantes avérées : celles qui le portent ne s'en aperçoivent pas.

Ce sont de fausses notes qu'évitent sans peine les femmes plus raffinées... qu'elles s'habillent ou non dans les « grandes maisons ». Même là il faut, parmi tant de choses charmantes ou bizarres, savoir choisir avec discernement. Une robe à taille basse, amusante sur une femme au buste court, donnera, à une autre plus petite, l'aspect inélégant d'un bas-set. Et, parce qu'une casquette en hauteur aura fait valoir à merveille le fin visage d'une minette, il ne s'ensuivra pas que ce soit, pour une femme aux traits las, la coiffure idéale.

Bien choisir est un art ; mais il faut, avant tout, se bien connaître...

Sous la lumière crue des rues, les miroirs renvoyés à l'improviste dissipent, cruellement parfois, les illusions qu'on peut avoir dans le jour tamisé de chez soi.

Huguette GARNIER

Correspondance

Louissette. — Avec du savon de Marseille et de l'eau légèrement aromatisée.

Mlle de B... — Ces petites rides naissantes disparaîtront avec le lait de fraîcheur de Mme Rambaud, 8, rue Saint-Florentin, Paris. Le flacon, 4 fr. franco. Demandez le catalogue.

Mimosa. — Cela me paraît très difficile avec les moyens simples. Vous pouvez essayer du massage intensif matin et soir à l'alcool ou toute lotion astringente, mais le plus sûr serait de consulter un spécialiste.

Désolée. — Surveillez rigoureusement l'état de votre bouche et de vos dents ; puis, après chaque repas, faites des lavages et des gargarismes à l'eau tiède, dans laquelle vous ajoutez quelques gouttes de permanganate de potasse.

Mademoiselle Alice. — Achetez la Méthode de Coupe (robe corset) à Madame Piquot, 59, rue de Rivoli. Prix : 5 francs.

Espérance. — C'est toujours très bien porté, et, d'ailleurs, une belle fourrure peut se dispenser d'être à la dernière mode.

V. L... — Les peaux les plus fines se nettoient avec de l'essence minérale.

NOTE D'ÉLÉGANCE

Le cuir étant cher et rare, on remplace les ceintures de cuir verni ou ciré par une bande de tricot de laine très serré, par une bande faite au crochet avec de la ficelle ou par du macramé ; c'est original et chic pour accompagner une blouse chemisier.

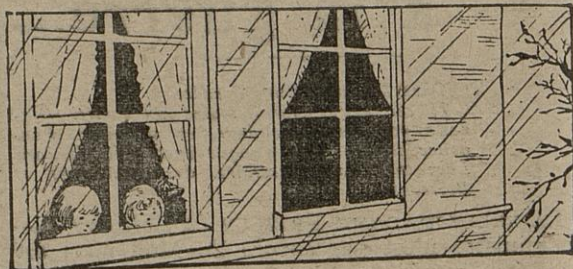
MESDAMES, avec le

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE

**Vous serez
toutes jolies
et toujours jeunes**

La Roselily, c'est votre BEAUTÉ PARFAITE.
Pharmacie DETCHEPARE, à Biarritz.
L. FÉRET, 37, Faub. Poissonnière, Paris.
Vente : Toutes Pharmacies, Magasins et Parfumeries.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.



MODES ET CHIFFONS

Quand le froid s'avise de nous faire une visite un peu prolongée et qu'il faut naturellement s'habiller en conséquence, nous nous apercevons que nous sommes vêtues exactement de la même façon l'hiver et l'été. Des bas mousseline et des souliers décolletés ; des dessous qui, pliés, tiendraient dans un sac à main ; des blouses ouvertes sur la gorge et la poitrine ; des jupes courtes qui vous découvrent les mollets. C'est exactement la même chose, qu'il y ait 10 degrés au-dessous ou 25 au-dessus. Qu'avant la guerre nous nous soyons permis ces fantaisies, cela pouvait passer, on hélaît une voiture en sortant de chez soi, et, dans l'appartement il faisait une température d'étuve ; à quoi bon, alors, s'engorger dans des vêtements lourds et fatigants ?... Mais aujourd'hui, où les conditions de la vie ont changé, il serait sage de modifier la façon dont on s'habille. On sort du Métro, où l'on étouffe, le froid vous saisit : grippe ; on patage dans la boue avec les pieds mouillés : rhumatismes ; on grelotte chez soi à lire ou travailler : angine, et ainsi de suite. Il ne s'agit pas de s'habituer à vivre dans du coton, ni de calfeutrer ses enfants à la maison, parce que le ciel est couvert et qu'il commence à pleuvoir ; il faut s'habituer à sortir par tous les temps, mais en s'habillant comme l'exige la température. On fait, du reste, tant de lainages charmants qu'il n'est nullement disgracieux de les revêtir. Le meilleur moyen d'avoir chaud c'est de superposer des vêtements légers, en quantité suffisante. Deux tricotés en laine zéphyr sont plus agréables à porter, plus élégants et meilleurs qu'un seul épais et lourd. Les fripeuses et les rhumatisantes se trouvent bien des chemises en laine qu'on glisse sur la chemise de linon et qui ne tiennent pas de place dans le corset ; au reste, ceux-ci sont si larges, si peu serrés, qu'on y mettrait tous les tricotés possibles. Il existe également des combinaisons, chemise et culotte, en tricotine qu'on glisse sous son corset et qui sont très pratiques. Les Américaines, qui portent des jupons extrêmement mousseux en toutes saisons et durant des hivers très rigoureux, ont depuis longtemps adopté ces vêtements de tricot. En tout cas, la petite culotte bouffante en soie, en laine ou en fil est ici d'un usage courant maintenant ; moins coquette, certes, que la lingerie, on est très heureuse de la glisser par-dessus la culotte courte et large en voile ou en linon, lorsqu'on est fripeuse et qu'on sort à pied.

Quelques femmes mettent sous le bas de soie noire très transparent un bas de laine ou de coton teinté chair ; c'est une complication inutile et ne vaut-il pas mieux simplement adopter pour la rue un bas moins ténu et se contenter du chausson intérieur en laine qui, vraiment, est indispensable à celles qui ont toujours les pieds glacés ?

Sur la chemisette on glisse volontiers un petit dessous de blouse ; comme on le voit beaucoup plus que la chemisette elle-même, il est nécessaire de le rendre aussi coquet que possible et d'en posséder plusieurs de forme et de teinte différentes. La laine zéphyr travaillée aux aiguilles ou au crochet a des teintes charmantes ; on double parfois ce tricot d'une soie légère, mais c'est moins pratique à glisser sous une jaquette. On reverra encore beaucoup de tricot mécanique comme robe de printemps, mais un tricot plus gros et un peu pelucheux comme une bure. Quant au tricot à la main, dans quelques grandes maisons de couture on l'utilise comme garniture : c'est ici une bande bordant jupe et jaquette, là des revers et des poches à une robe ; c'est, autre part, un manteau dont le haut col de fourrure est remplacé par une bande souple en gros tricot de deux teintes formant écharpé et s'enroulant autour du cou. D'une allure un peu sportive, ces garnitures sont très chic sur les tailleurs du matin ou les manteaux de voyage, qu'on porte un peu partout et à toute heure.

Les gros cache-nez tricotés sont très pratiques pour les enfants, et aussi les jambières qui permettent de remplacer la guêtre de cuir, assez coûteuse. Il est indispensable, maintenant que la plupart des enfants sont en chaussettes tout l'hiver, des les munir dehors de guêtres. Les mamans qui font sortir leurs enfants jambes nues quand il gèle sont imprudentes et les pauvres petits mollets violets, cinglés par la bise, font souhaiter parfois que le même traitement soit infligé une heure ou deux aux parents qui habillent ainsi leurs enfants.

Jeanne FARMANT.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Deux chapeaux nouveaux. Le premier est en satin taupe, avec un motif de paille retenant des brins de crosse; le second en crêpe de Chine tête de nègre, doublé de paille du même ton, garni d'une tête de "manteau de velours". — 2. Robe d'intérieur en crêpe Georgette citron garnie de tulle brodé de chenille du même ton. Robe d'après-midi en satin blond, brodée d'argent et garnie de skungs. Robe de drap bordeaux, avec col et manchon de kolinsky. — 3. Petit vêtement d'intérieur en drap de soie mauve, garni d'Irlande et de perles de cristal. La ceinture est en velours bleu, assortie à la teinte de la jupe. — 4. Deux idées de tailleur. L'un, en bure "réséda", garni de marmotte, esquisse un discret effet de jupe tonneau par une paille boutonnée qui resserre les plis. L'autre est en grosse serge marine, garni de loutre, avec chapeau de "picot" loutre avec des ailes du même ton.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

J'aurais voulu consacrer ma note, aujourd'hui, à l'étude de la brillante interprétation de *Don Juan* par Raphaël Duflos, mais le froid a fait des ravages à la Comédie-Française, et me voilà contraint de signaler diverses modifications de distribution ou de spectacle causées par la maladie de plusieurs artistes.

Jacques Fenoux et Mme Weber sont souffrants. Mardi, on se serait trouvé fort embarrassé pour représenter *Don Juan* — Ravet, le double de Fenoux, ayant obtenu quelques jours de congé pour affaires de famille, était lui-même remplacé par Falconnier dans Gusman — si Albert Lambert fils ne s'était très aimablement offert à tenir le rôle de la Statue du Commandeur. Cette statue est peut-être moins rigide, moins « en pierre » que celle que nous montrait J. Fenoux; mais quel superbe Commandeur! Avec sa large barbe, il ressemble à Mounet-Sully.

Une petite observation : la statue sur son socle n'avait pas de sceptre; elle en tenait un dans sa main droite à l'acte suivant, à son entrée chez Don Juan! Détail insignifiant servant à démontrer qu'au théâtre tout se voit, tout est remarqué.

Autre critique plus importante : jadis, au 4^e acte, chaque pas de la statue était accompagné d'un bruit sourd. « Le convive de pierre » — c'était le véritable titre, *le Festin de Pierre* ne signifie rien — la statue ne marche pas comme vous et moi, et nous devons entendre son pas pesant lourdement sur le parquet.

Hier, *Athalie* cédait la place à *Andromaque*. Albert Lambert fils, Paul Mounet, Mmes Louise Silvain, Madeleine Roch jouaient Oreste, Pyrrhus, Andromaque et Hermione. Silvain tenait le petit rôle de Phénix. Le doyen donne là un bel exemple.

Emile MAS.

La répétition générale d'aujourd'hui. — A 2 heures, à l'Athénée, *Chichi*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Pierre Veber et Henry de Gorsse, avec Cassive, Rozenberg, Cazalis, etc.

Les premières de ce soir. — Au Théâtre Antoine, *la Beffa*, de Sem Benoit; à l'Athénée, *Chichi*; au Théâtre Michel, *l'Accord parfait*, de MM. Tristan Bernard et Michel Corday, et *Je te jette par la fenêtre*, de M. Trébor et de notre collaborateur A. Acremant, qui fut blessé à la suite d'une longue et dure campagne, cité à l'ordre du jour et décoré de la croix de guerre.

A l'Apollo. — *Les Maris de Ginette*. Il faut se hâter d'aller applaudir cette amusante opérette, qui n'aura plus désormais que dix représentations. Interprétation de la création avec Galipaux et Marlette Sully. Anj. mat. à 2 h. A l'étude, pour passer prochainement : *Mam'zelle Vendémiaire*.

Aux Capucines. — Continuant la série des grands succès que vaut aux Capucines l'habile direction de M. Berthez, *Crème-de-Menthe*... *Allô! revue*, de M. X. Montorge, et *Aux chandelles!* attirent chaque soir un public nombreux qui applaudit chaleureusement Mmes Jane Danjou, Mérindol, Reine Berns, Rysor, Lina Berny, Pierrette Madd et Hilda May; MM. Berthez, Arnaudy, G. Battaille, Des Mazes, etc.

Cet après-midi

Comédie-Française. — 1 h. 30, *l'Été de la Saint-Martin*, Phédre, *Gringoire*.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur

La bte 5 f. 50 c. mand.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 25 JANVIER 1917

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

X

Joris

Le petit garçon ne pleurait pas. Les yeux fixes, les poings serrés, il gardait un farouche silence. Les heures passèrent, longues, interminables pour les deux abandonnés; puis, dans le silence qui régnait, au dehors un coq chanta.

— C'est le jour. Attends moi, je vais voir, dit Joris.

— Ne t'en va pas, j'ai si peur! murmura Germaine en se serrant contre lui.

Mais, impérieux déjà, il dénoua l'étreinte.

— N'aie pas peur, fit-il, je reviens.

Il se leva et monta l'escalier qui conduisait à la trappe.

D'ordinaire, il n'éprouvait aucune difficulté à lever cette trappe. Cette fois, elle résista. Il y mit toute sa force inutilement. Impossible de la soule-

ver, ne fût-ce que pour permettre de passer un regard. En même temps, au fur et à mesure qu'il avait franchi les degrés, une épouvantable odeur de brûlé le suffoquait et une chaleur violente, lourde, lui tombait sur les épaules.

Il redescendit et vint à Germaine.

— La trappe est trop fermée, dit-il. Peut-être ont-ils mis la table dessus? On ne fait pas de bruit là haut. Peut-être sont-ils partis en emmenant maman et papa?

— Alors, nous ne pourrions jamais sortir d'ici?

— Ecoute, il y a à côté un petit caveau, avec un soupirail sur le jardin; il ne faut qu'ouvrir une porte qui est là: tiens, tâte.

Et, prenant la petite fille par la main, il la conduisit jusqu'à une porte épaisse qu'il lui fit toucher.

— Eh bien! ouvre-la, dit Germaine.

— C'est que je n'ai pas la clef. Mais ça ne fait rien, si je trouve une pioche à mon père, j'ouvrirai tout de même. Assieds-toi là! Je vais chercher, et pour que tu n'aies pas peur, je vais te parler tout le temps.

La petite obéit et, dans l'ombre, la voix du jeune garçon s'éleva, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre.

— Comment t'appelles-tu?

— Germaine.

— Quel âge as-tu?

— Huit ans passés.

— Moi, je m'appelle Joris-Albert, comme le roi, et je vais avoir bientôt douze ans. Au mois de décembre je les aurai. Mon père s'appelle Jean, ma mère Jeanne et mon frère Francis. Ah! je viens de trouver la hachette à fendre le bois, et puis, tiens! une vieille pioche. Avec ça, je vais ouvrir la porte... N'aie pas peur!

Des coups violents retentirent contre le bois.

Mais le jeune garçon, au bout du dixième coup, s'arrêta, essouffé.

Opéra-Comique. — 1 h. 30, *les Dragons de Villars*, *Cavalleria rusticana*.

Odéon. — 1 h. 45, *les Menechmes ou les Jumeaux*, *les Trois Sultanes*.

Tréport-Lyrique. — 2 h. 15, *les Cloches de Corneville*.

Antoine. — 2 h. 30, *la Lumière sous le boisseau*.

Athénée. — 2 h., *Chichi* (répétition générale).

Même spectacle que le soir: Athénée, Bouffes-Parisiens.

2 h. 15: Châtelet, Théâtre Edouard-VII, 2 h. 45; Gaité, 2 h. 30.

Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Porte-Saint-Martin, Sarah-Bernhardt, Apollo, 2 h.; Capucines, Réjane, 1 h. 45; Renaissance, Scala, Variétés, Ba-Ta-Clan, 2 h. 30.

Ce soir

Opéra. — 7 h. 30, *l'Etranger*, *Coppélia*.

Comédie-Française. — 7 h. 45, *le Demi-Monde*.

Opéra-Comique. — 7 h. 30, *La môme*.

Odéon. — 7 h. 15, *la Vie de bohème*.

Tréport-Lyrique. — 8 h., *le Petit Chaperon rouge*.

Antoine. — 8 h. 30, *la Beffa*.

Athénée. — 8 h. 30, *Chichi* (première).

Bouffes-Parisiens. — 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.

Châtelet. — Ce soir, à 8 h., *Dick, roi des chiens policiers*.

Th. Edouard-VII. — 8 h. 45, *Son petit frère*.

Gaité. — 7 h. 45, *Crainquebille*, *Service*.

Grand-Guignol. — 8 h. 30, *le Laboratoire des hallucinations*.

Gymnase. — 8 h. 15, *la Veuve d'armes*.

Nouvel-Ambigu. — 8 h. 30, *Mam'zelle Nitouche*.

Th. Michel. — 8 h. 45, *l'Accord parfait*, *Je te jette par la*

fenêtre.

Palais-Royal. — 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Cluny. — 8 h. 15, *Une nuit de noces*.

Porte-Saint-Martin. — 7 h. 30, *Cyra o de Bergerac*.

Sarah-Bernhardt. — 8 h., *l'Algon* (sauf lundi et vendredi).

Apollo. — 8 heures, *les Maris de Ginette*.

Capucines (tél. Gut. 56-40). — 8 h. 30, *Crème-de-Menthe*.

Allô! revue; *la Clef*; *Aux chandelles*.

Réjane. — 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*.

Renaissance. — 8 heures, *la Guerre et l'Amour*.

Scala. — 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.

Variétés. — 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Ba-Ta-Clan. — 8 h. 30, *l'Anticafardiste*, revue.

CINEMAS

Gaumont-Palace. — 2 h. 20 et 8 h. 15, *Judex*. Location 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Vauzeville (Gut. 02-09). — 8 h. 30, *Christus*, avec orchestre et grand orgue.

La Bourse de Paris

DU 24 JANVIER 1917

Marché sans grand intérêt aujourd'hui. On reste plutôt ferme dans la majorité des compartiments, mais les cours se retrouvent à un niveau peu éloigné de celui de la veille. Parmi nos rentes, le 3 0/0 vaut toujours 82.25, le 5 0/0 88.65. Du côté des fonds étrangers, l'Extérieure se raffermi à 102.10. Par contre, les Russes sont quelque peu offerts.

Les établissements de crédit restent calmes. On a traité le Lyonnais à terme à 1.205.

Bonne tenue des grands Chemins français: nous laissons le Nord en reprise à 1.365, le P.-L.-M. à 1.020, l'Orléans à 1.118. Lignes espagnoles soutenues: le Nord-Espagne à 436, le Saragosse à 436.

Cuprières d'versement tenues.

En banque, les métallurgiques russes sont résistantes.

COURS DES CHANGES

Londres, 27.70; Suisse, 116 1/2; Amsterdam, 238; Pétersbourg, 165 1/2; New-York, 583 1/2; Italie, 81 1/2; Barcelone, 623.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos: Cuivre Chili disp., 130; cuivre liv. 3 mois, 126; électrolytique, 130 1/2; étain comptant, 189 1/4; étain liv. 3 mois, 190 1/4; plomb anglais, 31 1/2; zinc comptant, 52; argent, l'once 31 gr. 1.035, 36 d. 7/8.

HALLE AUX LAMPES

LAMPES MÉTALLIQUES

spéciales 5 et 10 bougies

Très basse consommation

SEULE RESSOURCE

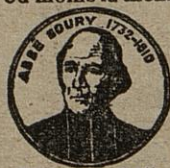
CONTRE DECRET

2 ter, Bd St-Martin. Tél. N. 24-98.

Maladies de la Femme

LE FIBROME

Sur 100 Femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes, et autres engorgements, qui gênent plus ou moins la menstruation et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque continuelles auxquelles elles sont sujettes. La FEMME se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients, puis tout à coup le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.



Exiger le portrait.

QUE FAIRE ? A toutes ces malheureuses il faut dire et redire: **Faites une cure avec la**

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que la Jouvence de l'Abbé Soury est composée de plantes spéciales, sans aucun poison; elle est faite exprès pour guérir toutes les MALADIES INTÉRIEURES de LA FEMME: Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR d'ÂGE, Étourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Varices, Phlébites. Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIÉNIQUE des DAMES (1 fr. 50 la boîte).

La Jouvence de l'Abbé Soury, 4 fr. le flacon dans toutes pharmacies; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons franco contre mandat-poste 12 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 288

TOUX BRONCHITES PASTILLES CATARRHES

BRACHAT

Guéri par lui

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

— Le bois est trop dur, dit-il, et la hachette ne coupe pas, mais je vais essayer avec la pioche. Tant pis si je casse la porte!

Très adroitement, il passa la pioche entre le bois et le mur, puis il exerça une pesée, mais la serrure résista.

— Viens m'aider, dis? Tiens! Prends le manche par ici, je le prendrai par là, et nous pousserons ensemble.

Sous les deux efforts réunis, les clous ou les vis qui fixaient la serrure sautèrent enfin et la porte s'ouvrit. Un mince filet de lumière parvint jusqu'aux deux enfants, qui passèrent dans le petit caveau.

Il y avait là quelques instruments de jardinage, des oignons, un sac de pommes de terre, des tamis, un tas de charbon, enfin toutes les choses qu'on met ordinairement dans un caveau.

L'ensemble n'était éclairé que par un étroit soupirail donnant sur le jardin, mais cette ouverture était assez large pour laisser passer le corps d'un enfant.

Joris roula un petit tonneau sous le soupirail et se hissa dessus, regardant avidement au dehors.

— Tout est tranquille, dit-il. Je vois notre coq et ses poules qui picorent comme à l'ordinaire. Peut-être sommes-nous tout seuls. Ecoute, je vais me glisser dans le jardin. Peux-tu monter sur ce tonneau?

— C'est bien haut, dit Germaine.

— Attends, je vais t'aider.

Sautant lestement à terre, Joris accumula au bas du tonneau tous les bouts de bois, les matériaux qu'il put trouver. Il en façonna une manière d'escalier, à l'aide duquel, en faisant des prodiges d'équilibre, Germaine grimpa où il se trouvait lui-même.

— Là, tiens-toi bien, dit-il. Je vais me couler dans le jardin, et je t'aiderai à passer ensuite.

La petite, devenue très vaillante, ayant pleine

UNE BOITE
DE
VÉRITABLES
PASTILLES
VALDA

bien employée, utilisée à propos
PRÉSERVERA
votre Gorge, vos Bronches,
vos Poumons
COMBATTRA
vos Rhumes, Bronchites,
Grippe, Influenza,
Asthme, Emphysème, etc.
MAIS SURTOUT
EXIGEZ BIEN
LES VÉRITABLES
PASTILLES VALDA
vendues seulement
en BOITES de 1.50
portant le nom
VALDA

MALADIES DE POITRINE
TOUX, RHUMES, ASTHME, CATARRHES,
BRONCHITES AIGUES et CHRONIQUES
Action immédiate - Résultats surprenants par
La POTION du Dr DARBEL
Le flacon 2 fr.; franco 2.60

de même que
L'ANÉMIE D'ESTOMAC
les maladies
des REINS, de la NUTRITION et la CHLOROSE
Complètement guéries en quelques semaines par les
PILULES ASTRA
TONIQUES, RECONSTITUANTES, DÉPURATIVES
La boîte franc. 2 fr. 60
Soc. Cont. des SPÉCIALITÉS 76, r. Réaumur, Paris et 11, Pharmac.
Envoi franco de la brochure E

FOURRURES EN SOLDE
à la Manufacture de Fourrures, 127, bd Sébastopol.
Avant inventaire. Grand rabais. Vêtements astrakan,
loutre, caracul, etc. Collets, étoles, renards, quantité
d'articles dépareillés. Catalogue franco. Ouvert le dim.

PILES, BOITIERS,
AMPOULES
L. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris.
Catalogue franco
VENTE EN GROS. — AGENTS DEMANDÉS

30 A 50 0/0
d'ÉCONOMIE GARANTIE
Dans tous Foyers
Sur tous
Charbons
ECONOMIS-2 LE CHARBON
LA
BOITE
de 100 kg de charbon
1 fr
LE CALORIGÈNE
4, Rue Drouot, 4, Paris (8e)
Tél.: BE. GERE 37-60
ENVOI par poste sur demande contre 1 fr. 15
d'impôt des Concessionnaires pour la France

IL EST DÉMONTRÉ
par l'analyse chimique
QU'UNE CUILLÈRE À CAFÉ DOSE MOYENNE
OU CINQ COMPRIMÉS

ASCOLÉINE
RIVIER
équivalent à ½ litre de la meilleure
HUILE de FOIE de MORUE
très coûteuse en ce moment

L'ASCOLEINE RIVIER
se présente sous trois formes
EN HUILE sans goût désagréable. POUR LES ADULTES.
EN COMPRIMÉS véritablement sucrés. POUR LES ENFANTS
EN AMPOULES INJECTABLES action très rapide

ELLE REMPLACE DONC AVANTAGEUSEMENT L'HUILE
DE FOIE DE MORUE DANS TOUS LES CAS —

TOUTES PHARMACIES. OU À DÉFAUT CHEZ
M^r HENRI RIVIER. PH^m 26-28 RUE S^t CLAUDE. PARIS

5 gr ASCOLEINE RIVIER
= 500 gr HUILE de
FOIE de MORUE



Pilules Orientales
Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 6 fr. 60 franco. — J. RATIE, Ph^m, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

confiance en son ami, obéit en tous points à ce qu'il demandait. Elle se tint debout sur le tonneau, en s'effaçant un peu pour ne point gêner son petit compagnon qui, très adroitement, se glissant par l'étroite ouverture, se coula au dehors.

Puis, restée seule, elle attendit sagement. Son attente fut courte : elle surprit d'abord une exclamation qu'il poussait avant de revenir au soupirail.

Le pauvre enfant était tout changé. Une pâleur mortelle couvrait ses traits et il tremblait très fort.

— Il n'y a plus de maison, dit-il. Elle est brûlée, effondrée.

— Mon Dieu !

Un silence régna. Joris semblait absent, Germaine n'osait parler. Enfin, le jeune garçon releva la tête. De grosses larmes lui roulaient des yeux sur les joues.

A cette vue, la petite fille, faisant un effort, parvint sans aide jusqu'au soupirail où elle se hissa, puis elle se laissa glisser et, courant à Joris, elle se haussa jusqu'à lui et l'embrassa.

Sous la caresse, toute l'âme du petit garçon se fondit. Il éclata en sanglots et se coucha sur le sol.

Germaine regarda autour d'elle.

A la place de la maison qu'elle avait entrevue dans la nuit, et dont la porte s'était ouverte devant sa détresse et son abandon, il ne restait plus qu'un monceau de cendres, de débris, de poutres calcinées qui brûlaient encore.

Cette lamentable ruine fumait au centre du jardin tout en fleurs, et où des poules et un coq cherchaient leur pâture. Dans le ciel d'août, des vols de pigeons rayaient l'azur profond et tout respirait le calme et la tranquillité.

Seulement, à l'horizon, d'épaisses fumées noires montaient et de sourdes détonations multipliées crépitaient sans cesse.

L'affreuse bataille continuait acharnée, entre Liège et Bruxelles, peut-être même au delà.

Germaine se pencha vers Joris :

— Joris, lui dit-elle, reprends ton courage, ton papa et ta maman vont peut-être revenir...

— Ils ne reviendront plus jamais... jamais, dit le pauvre petit, à travers ses sanglots ; ils sont morts, les Boches les ont tués... Viens les voir !

Prenant la petite fille par la main, il l'entraîna. Germaine, paralysée par la peur, n'osa résister.

Le petit garçon tourna autour de la maison, et, tout à coup, les deux enfants se trouvèrent devant l'horrible spectacle.

Trois corps étaient étendus les uns sur les autres. Le sang qu'ils avaient perdu avait formé de minces filets et de petites mares, sèches maintenant. De ses yeux grands ouverts, la fermière semblait regarder son petit.

Germaine se voila la face avec ses deux mains et, pleine d'épouvante, s'enfuit jusqu'à la maison, où elle s'arrêta.

Joris s'était jeté sur le corps de sa mère et il l'appelait :

— Maman ! Ma maman !

Mais le doigt glacé de la mort avait clos pour toujours les lèvres pâles de la fermière.

Tout à coup, une voix s'éleva derrière l'enfant :

— Allons, mon pauvre petit gars, du courage !

Joris leva la tête et les yeux vers celui qui lui parlait.

C'était le vieux bûcheron, dont la maisonnette n'était plus aussi qu'une ruine.

— C'est moi, mon petit, j'ai tout vu : ton père est mort comme un brave, ton frère et ta mère aussi qui a tué l'officier... Tout cela se paiera, vois-tu, un jour ou l'autre, ou il n'y aurait pas de justice. Ecoute, mon garçon, tu ne peux pas rester là. Ils ne peuvent pas rester là non plus, tes parents. Nous allons leur donner une sépulture convenable, et puis après on verra.

Joris abandonna les chères dépouilles et suivit l'homme.

En passant dans le jardin, ils découvrirent Germaine qui pleurait.

— Qu'est-ce que c'est que cette petite fille ? fit le bûcheron.

— Une réfugiée. Elle est arrivée hier au soir.

— Pauvre enfant ! Allons, viens, ma fille, il ne faut pas rester là, toi aussi.

— Nous allons enterrer mes parents, dit Joris, dont les larmes recommencèrent à couler.

Sans brusquerie, le bûcheron poussa la petite fille dans le fond du jardin ; puis, revenant, il chercha une place favorable à l'ouvrage qu'il méditait. Il la choisit au pied d'un arbre très jeune, traça à coups de pioche un carré et se mit au travail.

Joris avait pris une pelle et aidait le vieil homme.

Vers 10 heures, le bûcheron ramena Joris près des morts.

— Embrasse-les une dernière fois.

La scène fut déchirante. Le vieillard y mit rapidement fin en envoyant Joris rejoindre Germaine. Le garçon trouva sa petite amie assise au milieu d'un tas de fleurs. Elle avait cueilli toute la parure du jardin.

Joris s'assit à côté d'elle, pendant qu'elle rassemblait ses fleurs en bottes.

Une heure après, la voix du bûcheron s'éleva :

— Venez, les enfants, c'est fini !

Joris se leva.

— Attends, dit Germaine.

Elle ramassa la plus grosse des gerbes et la mit entre les mains du jeune garçon.

— C'est pour eux ! murmura-t-elle.

Le vieux bûcheron avait agi avec la délicatesse de tous les gens de cœur, en évitant aux deux enfants les terribles détails de sa macabre besogne.

A la place du trou que Joris l'avait aidé à faire, s'élevait un tertre parfaitement nivelé.

Il se tenait auprès, appuyé sur sa pelle.

(A suivre.)

Un service religieux à la mémoire des venizelistes massacrés le 1^{er} décembre



On vient de célébrer, en l'église Sainte-Sophie de Salonique, un service religieux à la mémoire des patriotes hellènes lâchement assassinés à Athènes par les soldats du roi Constantin. Voici, à la sortie de l'église: 1^o M. Venizelos, et 2^o l'amiral Coundouriotis. La libération des venizelistes détenus prisonniers à Athènes et Larissa s'opère peu à peu.

L'ANGLETERRE ACHÈTE A LA FRANCE DES JUMENTS DU PERCHE



La Grande-Bretagne, qui importe beaucoup de chevaux canadiens et australiens pour sa cavalerie, vient de tenter une expérience excellente. Après entente avec le gouvernement français, elle a acheté chez nous des juments de race percheronne afin d'obtenir, par croisement, de solides bêtes de trait pour l'armée. Lord Lonsdale examine ici ces juments.